M. 2, 523. K. M. II, 594.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-325168768-18

LES CONFESSIONS D'UN FAT,

PAR

M. LE CHEVALIER DE LA B***.

SECONDE PARTIE.

A FRANCFORT,
AUX DEPENS DES LECTEURS.
M DCC L.

LES CONFESSIONS D'UN FAT.

MADAME DE SANTAL n'étoit point chez elle, mais j'appris qu'elle y souperoit; je l'attendis. Dès que j'entendis son carosse dans la Cour, je me composai une physionomie ténébreuse, & je l'attendis de pied ferme presque étendu sur un sopha avec cet équipage.

Heureusement elle arriva seule. Dès qu'elle m'apperçut, hé mon Dieu, me dit-elle, que fait-il ici seul comme un abandonné? J'y maudis le jour qui m'a fait naître, lui répondis-je, bien sépulchrale-

ment. Ah! Ciel, reprit-elle, quelle horrible imprécation! Hé! quelle raison vous a si fort brouillé avec votre étoile? Quelle raison, continuai-je: pouvez-vous me le demander? Osez-vous insulter ainsi aux tourmens que j'endure? vous, l'unique auteur de mon désespoir. Hélas! étoit-ce contre moi que vous deviez exercer tant d'inhumanité, contre moi qui joignois à la passion la plus vive l'admiration la plus parfaite? De quel prix payez-vous des sentimens si purs & si tendres? Vous publiez que vous n'avez songé à me les inspirer que pour prouver le mépris que vous faites de moi, vous me perdez d'honneur, vous me couvrez d'une ignominie éternelle, ah! Madame, méritois je un si sensible outrage, & puis-je vous le pardonner jamais?

MADAME de Santal voulut se justifier. Ne tentez point un desaveu inutile, lui dis-je, le tems n'est plus, où j'aurois pu vous croire, vous ne méritez plus même de me faire douter. C'en est fait, Madame, mon esprit & mon cœur que, vous avez trop long-tems tyrannisés, sont à l'abri de toute séduction; les preuves de votre procédé sont publiques, il

faut que ma vengeance le soit aussi; & je ne serois pas venu vous voir, si je n'avois senti parfaitement que je n'ai plus de précautions à prendre contre vous.

A ces mots je fis semblant de vouloir sortir; mais Madame de Santal m'en empêcha, elle s'étoit apperçue à travers ma feinte douleur que le mépris que je faisois d'elle, étoit ce qui m'excitoit le plus à la vengeance, & se jugeant alors à la rigueur, elle craignoit tout de mon ressentiment.

Je fis mine de vouloir absolument sortir, & comme elle me crut de bonne foi, elle se mit à répandre des larmes, qui quoique évidemment hypocrites, m'annonçoient cependant la plus honnête réparation.

C'étoit où je la voulois conduire. Enchanté d'un aussi heureux commencement & maître dès-lors d'affecter les mouvemens qui convenoient le mieux à mes desseins, je pris un air tendrement cruel; & d'un ton à l'avenant: Laissez-moi, lui dis-je, je ne veux plus vous voir ni vous entendre. Ma gloire m'interdit toute explication, adieu cruelle, vous connoîtrez l'amour que j'ai eu pour vous aux coups que je vais vous porter.

BEAUCOUP de Théâtre. Madame de Santal persuadée que toute tentative lui seroit inutile, & ne pouvant cependant consentir à n'en plus faire, se décida prudemment pour celle de toutes que l'habitude lui avoit rendu la moins couteuse: elle s'évanouit.

LA nature ne me trahit point. J'en devins même un peu plus ferme dans mes résolutions. Je fis cependant comme si elle avoit eu besoin de secours, & quand elle fut revenue de sa prétendue foiblesse, je feignis encore de la vouloir planter-là; mais m'arrêtant avec fureur: Non, me dit-elle, vous ne sortirez point. Je suis coupable des torts que vous m'avez reprochés; je me connois, la douleur de vous avoir traité aussi injurieusement me porteroit aux plus grandes extrêmités, & je mourois d'autant plus malheureuse, que vous ne seriez point vengé. Si mes remors, si l'envie extrême que j'ai de réparer mon crime, peuvent vous toucher, réglez vous-même le châtiment que vous voulez que je subisse, & soyez sûr que ce sera toujours avec plaisir que je vous vengerai.

La proposition n'étoit point équivoque

ma réponse ne fut point obscure. Charmé qu'elle tomba si aisément dans le piége que je lui avois tendu, je lui dis qu'entraîné malgré moi par l'amour; que je me déguisois en vain, que je sentois encore pour elle, & que ses faveurs seules pouvoient me consoler de ses injustices; qu'il falloit donc si elle n'avoit personne à souper, qu'elle se rendît le soir même dans une petite maison dont je disposois, & qu'après m'avoir rendu heureux, sa conduite fût celle d'une femme dont les sentimens désavouent les propos qu'elle a tenus. J'ajoutai en me violentant jusqu'à lui prendre la main, qu'à ce prix je lui pardonnois tout, & je lui promettois de vivre désormais avec elle, de façon qu'elle eût chaque jour de nouvelles réparations à me faire de l'outrage quelle m'avoit fait.

Je vis Madame de Santal embaraſſée (les femmes ne sont pas nées pour les excès qui les déshonorent & quelque hardies qu'elles deviennent dans le cours de leur vie, l'on voit toujours qu'il leur en coute); mais s'étant tout à coup remise, elle me jura qu'elle se trouvoit bienheureuse que je ne lui imposaſſe que des pei-

nes dont sans le malheur qu'elle avoit eu de juger si mal de moi, elle en eût fait dès long-tems ses plus doux plaisirs; mais que quelque envie qu'elle eût de m'en convaincre, elle étoit forcée de se refuser pour ce jour-là à son impatience, parce qu'elle avoit des raisons de différer, de ces raisons dont on ne parle point, & qui ne s'en devinent pas moins aisément.

IL est sans doute étonnant qu'après avoir été souvent & toujours grossièrement trompé, parce qu'on aime, on ait encore la foiblesse de s'en laisser tromper. Mais quel nom donner à la foi que l'on ajoute aux discours de l'objet le plus faux, quand on est persuadé que sa fausseté égale le mépris qu'on lui porte? une aussi étrange sotise n'a sans doute point de nom.

JE crus la Santal de bonne foi, & je lui demandai quel jour elle croyoit pouvoir me donner. Elle m'assura qu'elle comptoit être le lendemain libre à tous égards, & que si je la voulois venir prendre dans mon carrosse, nous irions ensemble à ma petite maison.

Content de sa promesse, malgré ma vive impatience, je la quittai pour me rendre dans une maison où je ne pouvois me dispenser de souper.

J'ETOIS à peine dans son antichambre, que je sentis ma sécurité s'envoler. Je réflechis à ces raisons si fortes qu'elle m'avoit opposées, & qui devoient être détruites le lendemain; il me parut que de pareils obstacles, quand ils étoient aussi réels qu'elle l'avoit dit ne se dissipoient pas dans une nuit, & que conséquemment il falloit qu'elle eût voulu m'en imposer. Je m'attachai à cette réflexion, & j'ordonnai à un de mes gens de faire le guet à sa porte & d'observer bien qui sortiroit le dernier de chez elle.

J'APPRIS le lendemain en m'éveillant, que Tritonville y avoit soupé seul, & qu'il en étoit sorti à quatre heures. L'imposture ne pouvoit gueres être mieux constatée. Je dressai toutes mes batteries, & tout bouillant de colere, je me rendis vers la nuit chez elle.

JE la trouvai qui achevoit la toilette du monde la plus fatiguante & la plus inutile. Je n'entrerai dans aucun détail des artifices qu'elle avoit mis en usage pour m'offrir l'image de quelque chose de supportable: quel homme est assez heureux pour n'avoir jamais été l'objet d'un aussi dégoûtant spectacle? Qu'on se figure tout

ce que la laideur naturelle peut ajouter aux ravages de la débauche, & tout ce que la haine & le mépris peuvent ajouter encore à un composé aussi hideux. Voilà le spectre qui se préparoit à me combler de ses faveurs. Quelle glace, Grands Dieux, coula dans mes veines à son aspect! Quel dégout, quel effroi! non, je ne vis jamais rien de si rebutant, j'aurois mieux aimé mille fois subir le sort des monstres de l'Asie, que de recouvrer à jamais par elle les facultés qu'ils regrétent, si j'en avois été privé comme eux.

APRE'S une éternité de soins & de grimaces, je la jettai dans mon carrosse & nous partîmes. Une petite fille fort jolie, & presque neuve, que j'avois fait consentir à servir mes desseins, me fut amenée dans l'appartement où nous étions par mon Valet de chambre, dès que nous y eûmes mis le pied. Suivant la leçon qu'on lui avoit faite, elle se jetta à mon cou dès en entrant; je lui donnai mille baisers, nous nous fîmes mille petites malices que nous assaisonnâmes des termes les plus tendres & les moins chrétiens. Madame de Santal pétrifiée nous regardoit faire sans proferer une seule parole; mais nos

petites

petites libertés redoublant, elle me demanda avec fureur ce que signifioient mes impertinentes maniéres, & ce que je prétendois faire de cette fille. Je lui répondis avec la plus insolente douceur, que rien n'étoit plus innocent que ce que j'en prétendois faire, & que je n'en voulois pas d'autre juge que son propre cœur.

A l'instant quatre de mes amis que j'avois mis dans la confidence & qu'autrefois Madame de Santal avoit traités un peu mieux, c'est-à dire, un peu plus mal que moi, entrerent en siflant de très immodestes paroles, & remerciant la Santal d'une bonne fortune dont, disoient-ils, toutes ses injustices ne servoient qu'à rehausser le prix.

Je finis. Les choses ainsi disposées, nous épuisames sur ces deux femmes, tout ce qu'on peut imaginer de plus sensibles plaisirs & de plus affreux tourmens; l'une fut traitée un peu mieux que la plus belle Princesse, & l'autre beaucoup plus mal que la plus décrépite catin.

Tous nos désirs ainsi satisfaits, nous rendimes à la Santal une liberté qu'elle eût achetée au prix de sa vie: elle vou-

lut tâcher que ses adieux fussent effrayans, mais nous ne les trouvâmes que risibles; les nôtres furent plus naturels: un torrent de mauvaises plaisanteries, quelques petites leçons de morale sans ordre & sans ménagement, une brouette pour carrosse, un poliçon pour laquais, une lanterne pour flambeau; voilà nos adieux & son salaire.

FATIGUE' de toutes les différentes raisons que je m'étois fait de la Santal, je rentrai de très-bonne heure chez moi. Je fus éveillé le lendemain par mon Valet de chambre beaucoup plutôt que je n'avois dit. Un pressentiment secret du malheur dont j'étois menacé, me fit demander vivement pourquoi il entroit sans mes ordres; il me répondit que Milord Balzimor étoit dans mon anti-chambre depuis une heure, & qu'il vouloit absolument me parler. A ce nom, je sentis mon pressentiment redoubler. Je passai une robe de chambre à la hâte, & j'ordonnai qu'on le fit entrer.

APRES les premieres politesses; Je suis Anglois, Monsieur, me dit Milord, mon début vous annonce assez mon dessein. J'aimois depuis trois mois Mada-

me de Galeas quand vous l'avez abordée l'autre jour ; soit raison, soit folie, je ne l'avois point examinée jusqu'alors ; séduit par l'envie qu'elle fût aussi estimable qu'elle avoit soin de le paroître, je la croyois telle que je la souhaitois, & je l'adorois. Quand la séduction du cœur est principalement l'ouvrage de l'estime, on met tout son bonheur dans sa passion, je ne voyois rien dans la nature d'aussi aimable que Madame de Galeas, & d'aussi heureux que moi. Je ne vivois & je ne pouvois plus vivre que pour perpétuer les douceurs de ma chaîne. La façon dont vous lui parlâtes avant-hier, me fit ouvrir les yeux, la réflexion que le dépit rend toujours impérieuse a depuis lors détruit totalement le charme qui m'avoit séduit : j'ai vu dans Madame de Galeas une femme dont j'étois la dupe & dont bientôt j'eusse été la victime ; les recherches que j'ai faites sur sa conduite passée m'ont appris qu'elle étoit un peu plus coquette que capricieuse, & un peu plus galante encore que coquette. J'ai sçu enfin qu'elle ne méritoit ni mes vœux ni mes soins ; mais mon expérience n'a servi que ma raison. Je la mépriſe, mais

je l'adore encore, je sens même que ni le mépris, ni la fuite, ni le dépit ne pourront jamais me prêter aucun secours contre ma passion & puisque c'est par vous que je suis devenu malheureux, puisque ce sont vos discours qui me condamnent à sentir toujours autant de honte que d'amour & de douleur, je viens, Monsieur, vous prier de me venger de vous, de Madame de Galeas, & de moi en ne vous opposant pas à la résolution où je suis de vous arracher la vie ou de la perdre moi-même, si je ne peux y réussir.

LA longueur de la harangue du Milord m'avoit donné le tems de me remettre de l'émotion dont je n'avois d'abord pu me défendre. Je lui dis que j'étois fâché que mes discours eussent eu une aussi fâcheuse suite, & que si je l'avois pu prévoir il n'est pas douteux que je ne les lui eussent épargnés. J'ajoutai qu'il ne devoit point prendre à la lettre les plaisanteries que j'avois faites de Madame de Galeas à elle-même, parce que j'étois un peu fâché contre elle, lorsque je lui avois parlé, & que les momens du dépit sont ceux de l'exaggération & de l'injustice; d'ailleurs, continuai-je,

quand Madame de Galeas seroit telle que j'ai paru vouloir le lui reprocher, ignorez-vous, Monsieur, qu'une conquette peut devenir sensible, & que huit jours de passion peuvent lui donner autant de vertus qu'elle avoit de défauts avant de le devenir? je vois à l'air dont vous me regardez que vous en êtes persuadé; vous devez donc sçavoir qu'il n'est point impossible que votre mérite & vos soins rendent un jour Madame de Galeas aussi sensible qu'estimable; & quand vous ne le croiriez pas, vous devriez toujours vous efforcer de l'espérer, puisque vous l'aimez, & que sans cette espérance au moins vous allez être malheureux. J'ai une autre représentation à vous faire: Quand on aime avec passion, on ne voit dans ses sentimens que des plaisirs ou des peines éternelles, on croit qu'on aimera toujours; les infidélités qu'on a faites ou essuyées se présentent vainement à l'esprit, le cœur est trop séduit. Vous êtes dans ces état d'illusion à présent, vous aimez Madame de Galeas, vous oubliez que jamais il ne fut de passion éternelle, & que c'est même un bien qu'il ne puisse y en avoir. Vous vous en souviendriez

bien pour un ami qui seroit à votre place, mais votre raison qui se réveilleroit pour lui est entiérement éteinte pour vous. Je n'en suis nullement surpris, Monsieur, il y a long-tems que je sçais que l'amour ne nous laisse quelque jugement que pour rendre nos erreurs plus étranges, & nos regrets plus sensibles. Croyez-moi, vous êtes déja assez malheureux d'aimer aussi éperdûment, n'épousez point inconsidérément les faux intérêts de votre cœur; continuez de rendre des soins à Madame de Galeas, découvrez si elle est sensible, tâchez de la rendre aussi estimable que vous la voudriez: si vous n'en avez pas le courage, ou que vous voyiez dans la suite qu'elle est inconvertible, faites prendre à votre cœur des chaînes plus douces, & ne vous embarquez pas dans une affaire dont en vérité la plus belle femme de la terre ne mérite pas d'être l'objet.

PARLER raison à un Anglois qui veut se battre, c'est être un peu plus fou que lui. Milord se leva quand j'eus cessé de parler, & du ton d'un homme qui n'a point de tems à perdre: Je suis Anglois, Monsieur, me dit-il, mon parti est pris,

il faut me suivre, ou nous battre ici tout à l'heure.

Je lui eusse fait passer son envie sur le champ de tout mon cœur, tellement j'étois piqué de sa réponse; mais suivant les promesses de Madame de Galeas, elle devoit me rendre heureux le soir même; & dans l'incertitude où j'étois de ce qui pouvoit arriver de notre combat, je pris sur moi de prier Milord d'attendre jusqu'au lendemain: J'ai une petite affaire à régler aujourd'hui avec une femme qui veut me faire du bien, lui dis-je, je ne peux en conscience me refuser à sa bonne volonté, je la désespererois; mais je serai libre demain: si vous voulez vous rendre ici sur les onze heures nous n'irons pas plus loin.

Il se rendit à mes raisons. J'écrivis un petit billet à Madame de Galeas dès qu'il m'eut quitté, pour l'engager à m'accorder toute la journée; & charmé de sa réponse, je suivis bientôt après mon billet avec tout l'empressement d'un homme, qui sçait qu'il n'a peut être plus qu'un jour à être heureux.

Hé' bien, lui dis-je en l'abordant, suis-je ponctuel? me voilà blanc comme la

neige ; la pauvre Santal ..... Je ſçais tout, me répondit-elle en m'interrompant, Caſtelmari m'a tout conté hier au ſoir chez ma belle ſœur. Vous voyez, repris-je, qu'on peut s'en rapporter à moi pour moriginer les gens. Oui, me dit-elle, vous êtes excellent pour les vengeances. Ah ! continuai-je, ſi vous vouliez je ſerois bien plus merveilleux encore pour les défaites ; je vous dois toute ma gloire, daignez la partager, je ſens à l'ardeur de mes déſirs que je ne peux vous offrir un retour qui ſoit plus digne de vous. Comment, reprit Madame de Galeas, vous voulez ſans autre formalité ..... En faut-il, quand on s'aime bien, repris-je en embraſſant ſes genoux ? vous m'aimez, je vous adore, vous déſirez peut-être, pourquoi voulez-vous riſquer qu'un obſtacle que nous ne prévoyons pas, rende nos déſirs inutiles ou recule notre félicité ? Le bonheur eſt-il donc devenu ſi peu précieux, & l'occaſion ſi commune qu'on puiſſe les ſacrifier à de vaines & ridicules cérémonies ? Que feroit de plus une prude, une ſote, ou une coquette qui aimeroit un idiot, ou un fourbe ? Vous ſentez que

j'ai raiſon, rendez-vous donc à ma juſte impatience, & .... Oui, me dit-elle, en voulant détourner ma main d'un certain endroit un peu au deſſus du genou, vous parlez comme un cœur, mais ..... Un ſoin plus important que celui de me répondre l'arrêta tout à coup. Je vis ſes yeux s'appeſantir, ſa gorge s'enfler, elle ſe laiſſa aller ſur un lit de repos, & s'égarant tout-à-fait : Ciel, dit-elle! je reſpectai ſon plaiſir, il me devenoit trop cher pour l'interrompre, je coulai ſeulement ma main un peu plus bas que le cœur pour m'aſſurer des preuves de ma victoire, & quand elle fut un peu revenue de ſon ſaiſiſſement je lui préſentai le peu que j'en avois pu recueillir pour lui donner plus de courage & me procurer par là une volupté plus douce.

Mon ſuccès ſurpaſſa mes eſpérances. Madame de Galeas rougit d'abord un peu, mais bientôt raſſurée par ſes propres déſirs, elle s'élança ſur moi, & me combla des plus tendres plaiſirs.

Heureux, & s'il m'eſt permis de le dire, digne de l'être un peu plus que je ne m'en étois flaté, je le fus pluſieurs fois ſans que la double facilité que j'avois à le

devenir me portât aucun préjudice ; je sentis enfin que j'allois montrer la corde, & je me retirai chez moi sur les minuit pour épargner à Madame de Galeas le désagrément d'un spectacle qui blesse toujours l'amour propre d'une femme, quelque inévitable qu'elle l'ait rendu.

MILORD Balzimor ne manqua pas de venir le lendemain sur les onze heures du matin; je l'attendois de pied ferme, bien résolu de ne rien négliger, quoi qu'il en pût penser, pour lui faire ouvrir les yeux sur son extravagance. Tous mes efforts furent inutiles, il fallut me battre. Je le ménageai d'abord autant que je pus, parce qu'il me parut que j'avois quelqu'avantage sur lui; mais sa fureur & un coup d'épée que je reçus dans le bras ayant lassé ma patience, je perdis tout sentiment de générosité, & je le vis avec douleur un moment après tomber à mes pieds sans vie.

J'ORDONNAI qu'on fermât mon appartement & je courus sur le champ à Versailles chez le Prince de C***, protecteur déclaré de ma maison. Toutes ses démarches auprès du Roi n'aboutirent qu'à m'exiler à Réalons. Sa Majesté me

fit même ordonner si expressément de ne pas différer à partir, que je n'eus que le tems d'écrire ce billet à Madame de Galeas.

„ JE viens de tuer Milord Balzimor, „ Le Roi m'ordonne de partir incessam- „ ment pour Réalons; mes regrets y se- „ ront mes seules consolations: adieu, „ Madame, n'oubliez point un homme „ dont la constance justifiera toujours les „ droits que vous lui avez donnés sur „ votre cœur. La douleur que j'ai de „ vous quitter vient moins de ce que je „ vous quitte que de ce que je n'ai pas eu „ le tems de vous prouver combien je „ vous aime.

RE'ALONS est si connu, qu'il seroit inutile d'entrer même dans le plus petit détail de sa position, de ses défauts, & de ses beautés. Je m'attacherai uniquement au caractére, aux mœurs & au genre d'esprit de ses habitans. On peut avoir fait avant moi les réflexions que je vais faire, je ne doute pas même que cela ne soit; mais je ne crois pas qu'elles ayent jamais vu le grand jour.

LES Réalonois ont naturellement de l'esprit, mais de cette sorte d'esprit, qui

loin d'ajouter au mérite le détruit infailliblement dans l'opinion des autres, si l'on ne prend un soin continuel d'en déguiser du moins le caractére. La jalousie, la médisance, la calomnie & la mauvaise plaisanterie en sont les plus ordinaires effets, & peut-être même la source.

LES préjugés si anciens & si communs en France contre l'état de marchand sont parfaitement justifiés par la conduite des Réalonois. L'intérêt les occupe, les maîtrise les tyrannise si fort, que dans l'âge même le plus près & le plus loin de la jeunesse & du plaisir, ils ignorent également & le bonheur de sçavoir jouir d'une fortune honnête & celui de sçavoir se borner à une grande fortune.

ME croira-t-on, quand je dirai que j'ai l'honneur de connoître des grands Seigneurs hauts & très-hauts, qui dans un cercle de Bourgeois ou de Marchands Réalonois, paroîtroient les hommes du monde les plus modestes? J'irois plus loin, si ce que je viens d'avancer n'étoit à mille lieues de toute vraisemblance, je dirois que la hauteur, cette compagne éternelle de la bassesse la plus véritable, à dans le cœur de presque tous les Réalo-

nois un empire si absolu, qu'on voit parmi eux des hommes sans fortune, sans mérite, sans crédit, des hommes enfin réduits ou à rougir toujours & de tous leurs parens & d'eux-mêmes ou à ne se regarder jamais de près ou de loin, exposer réguliérement quatre fois par jour un homme de qualité à leur donner des coups de bâton, & ne s'en sauver que par le mépris extrême qu'on ne peut s'empêcher de faire d'eux, quand on est né, & qu'on pense d'une certaine façon.

ON assure que dans Réalons les hommes n'y sont ni sensibles ni galans, & j'ajoute que les femmes y seroient volontiers l'un & l'autre, & quelque chose de plus si l'on vouloit.

VOILA Réalons dans son plus vrai. Comme il est dans cette Ville des personnes de l'un & de l'autre sexe, que l'amitié, l'estime & la reconnoissance me défendent de blesser, je ne finirai point sans me disculper auprès d'elles du portrait que je viens de faire de leurs concitoyens, en protestant que je ne connois point de couleurs assez belles & assez fortes pour peindre bien leurs vertus, leur mérite & les sentimens qu'elles m'ont inspirés.

JE croyois aimer Madame de Galeas quand j'arrivai à Réalons; les yeux de Madmoiſelle de Clairci m'auroient peut-être détrompé la premiere fois que je les vis, ſi j'avois voulu examiner de près l'impreſſion qu'ils firent ſur moi. Je n'y fis pas cependant aſſez peu d'attention que je ne viſſe bien que dans l'état d'inoccupation où j'étois, ils pouvoient ſans miracle me mener à l'amour. Je m'apperçus même à je ne ſçais quel plaiſir, que Mademoiſelle de Clairci prenoit à m'écouter, que j'aurois pu tirer parti de ſes yeux-là & du reſte; mais je fus effrayé par les bontés trop marquées de Madame ſa mere, & par les ſoins que je prévoyois bien qu'elle ſe donneroit pour empêcher que les miens n'euſſent Mademoiſelle ſa fille pour objet.

MADAME de Claircy étoit en gros une aſſez bonne femme, en détail c'étoit une fort ſote perſonne que Madame de Claircy. L'affabilité, la flaterie, & l'enjouement étoient au jugement des ſots ſes vertus de ſociété, aux yeux des honnêtes gens c'étoit préciſément tout le contraire. Elle étoit affable, ſouvent avec baſſeſſe, plus ſouvent encore avec impertinence,

& toujours aux dépens de la vraie politeſſe. Ses louanges étoient toujours ſi recommencées, ſi longues, ſi outrées, ſi naturellement penſées & debitées, qu'elles étoient indifférentes aux ennemis même les moins ſpirituels des gens qu'elle louoit. Son enjouement étoit un ris continuel, mais de ces ris à grands cris, de ces ris à la toiſe qui ne font rire perſonne, qui étourdiſſent tout le monde, de ces ris enfin qui reſſemblent aux tranſports de l'ivreſſe, de la folie, de la fureur, & qui, ſelon moi, ne reſſemblent à rien d'auſſi inſupportable qu'eux.

ELLE portoit un de ſes viſages dont on ne doit point parler, quand on ne veut rien dire d'inutile.

MADEMOISELLE de Claircy étoit une jeune perſonne à qui la nature n'avoit refuſé que le déſir de plaire; ſon indolence ôtoit à ſa beauté ce charme, ce je ne ſçais quoi toujours vu, toujours ſenti avec un nouveau plaiſir; cependant elle étoit ſi régulierement belle, ſi bien faite, & le ſon de ſa voix avoit quelque choſe de ſi délicieux, qu'on ne ſe plaignoit qu'à la nature de ce qu'elle n'étoit que belle.

DES que j'ai dit que Mademoiſelle de

Claircy ne sentoit ni ne suppléoit au désir heureux de plaire, je peux me dispense de dire qu'elle étoit dans une ignorance parfaite du monde, de ses plaisirs, de ses goûts, & même de ses défauts. Qui ne sçait que tout, jusqu'à l'éducation, donne aujourd'hui aux femmes le goût d'une réputation de mérite, d'esprit, de beauté & d'agrémens, & que pour peu qu'une fille ait vu le jour elle ne doit plus être crue sur la profession d'indifférence qu'elle fait à cet égard.

Dégouté par les bontés trop fortes de Madame de Claircy, de l'éducation que j'aurois voulu donner à Mademoiselle sa fille, je tournai mes vues ailleurs; mais je trouvai partout autant de difficulté de persuader que de regret de ne pouvoir se laisser vaincre.

ON veut de la sincerité en Province, on veut encore de la constance, du respect pour les bienséances. Un homme de la Cour y est regardé des femmes, comme un Dieu, mais un Dieu armé de la foudre & de la trompette.

EXCE'DE' des impertinences des Réalonois, & sentant que j'allois périr d'ennui chez eux, je fis supplier le Roi d'avoir

voir pitié de moi, & de me permettre de me retirer chez le Comte de F***, mon ami, dont les terres n'étoient éloignées que de quatre lieues. Cette grace m'ayant été accordée, je quittai Réalons avec la satisfaction d'avoir persuadé à tout le monde, que je n'y remettrois le pied de ma vie, sans un ordre exprès de Sa Majesté.

JE trouvai chez le Comte de F***, une femme de la Cour, dont j'avois beaucoup entendu parler, & que je connoissois peu; (c'étoit Madame la Marquise de T***. Je connus aisément qu'elle étoit prévenue contre moi, & que même elle me mépriſoit. (Après l'amour les femmes n'ont point de sentiment moins caché que le mépris). Je ne vis point indifféremment le mauvais état où j'étois dans l'esprit de la Marquise: elle avoit de l'esprit & des charmes, de l'enjouement & de la décence, des talens, de la modestie, & de la raison; j'aurois voulu tourner toutes ces qualitées au profit du goût que je prenois pour elle, & j'étois surtout fâché que la difficulté d'y réussir vînt principalement de ce qu'elle ne m'en trouvoit point digne.

LE Comte de F*** étoit son ami; comme il étoit beaucoup le mien, je ne crus pas qu'il y eût de l'imprudence à lui ouvrir mon cœur. J'aime la Marquise, lui dis-je un jour; les difficultés que je trouve à la persuader & même à lui plaire, me donnent une sorte de chagrin, où je sens bien que le mécontentement de ma vanité n'a pas la plus grande part; ce que je sens pour elle n'est cependant point de la passion: c'est un sentiment qui ne seroit que tendre si l'on m'aimoit, & qui même ne seroit peut-être pas constant; mais la position où je me trouve vis-à-vis de la Marquise, son incrédulité, le peu d'égards qu'elle a pour moi, les petites plaisanteries qu'elle en fait, donnent à ce sentiment tout l'empire de la passion, & me font sentir un déplaisir qui m'affaisse, & dont je veux prévenir les suites soit par l'espérance, si je peux sans entêtement m'en permettre l'usage, soit par l'éloignement, si je ne peux raisonnablement espérer. Il faut donc que vous m'appreniez quelles sont les habitudes de la Marquise, sa façon de penser, ses amis, les raisons qui l'ont portée à s'enterrer six mois dans la Province, &

ce que vous penſez des ſentimens que j'ai pour elle.

Vous me faites un plaiſir ſenſible de vous ouvrir à moi, me répondit le Comte, parce que je voyois avec peine l'engagement où vous vous embarquiez, je vais répondre à votre confiance par la plus grande ſincerité. La Marquiſe n'eſt point votre fait, elle eſt une de ſes femmes ſur qui les circonſtances ont un empire abſolu, & qu'on ne peut détourner d'une réſolution ſans des peines infinies, & dont vous êtes incapable. Vous ſçavez que ſon mari ne l'a jamais vue ſur le pied d'homme; le goût oppoſé au but de l'hymen qu'il avoit lorſqu'il l'épouſa, & qu'il conſervera apparemment toute ſa vie, donna à la Marquiſe, au commencement de ſon mariage un eſprit de retraite & de Philoſophie, qui dégenéra bientôt en dégoût pour tous les hommes. Fixée à la Cour par une Charge qu'on lui donna pour la conſoler du vuide qu'on ſuppoſoit dans ſes journées, l'empreſſement des hommes à la rendre ſenſible, acheva de la rendre ſage; elle ne vit dans leur empreſſement qu'un deſſein de la ſéduire & dans leurs ſoins que des imper-

tinences ; & soit dépit, soit vertu, soit inexpérience, elle a vécu depuis dans une indifférence si opiniâtre, qu'en vérité je doute presque qu'il soit possible de l'en tirer.

QUAND je lui reproche sa façon de penser & de vivre, elle me répond, qu'il faut qu'elle ait pris le bon parti, puisqu'il lui est arrivé souvent de se peindre les plaisirs de l'amour aussi doux qu'ils peuvent l'être & qu'ils ne l'ont jamais tentée.

EN général, elle mépriſe les hommes, & le peu qu'elle trouve aimables elle les croit mille fois plus dangereux. Vous, par exemple, elle convient que vous êtes ce qu'on appelle un Joli-homme ; mais vous ne lui ôteriez point de la tête que la plus terrible sotiſe qu'une femme pût faire seroit de s'embarquer avec vous. Jugez par la peine qu'il faudroit commencer à vous donner pour la dissuader, des difficultés infinies qu'il faudroit vaincre ensuite pour la faire passer de l'estime à l'amour, & de l'amour à l'oubli de tous ses principes.

JE remerciai le Comte des lumieres qu'il venoit de me donner, & je lui promis de ne rien négliger pour tourner vers

des objets plus praticables les nouveaux mouvemens de mon cœur. Mais rien n'eſt moins docile que le cœur, quand il faut qu'il obéiſſe à la raiſon. J'employai des ſoins ſi foibles à tenir parole au Comte, qu'ils furent parfaitement inutiles. Je me livrai inſenſiblement à l'envie que j'avois de triompher des réſolutions de la Marquiſe ; & les difficultés redoublant à vue d'œil, il arriva enfin qu'on eût parié que j'étois réellement amoureux, tellement je devins triſte, attentif & ſot.

J'ETOIS depuis deux mois dans un état auſſi nouveau pour moi que plaiſant pour les autres, & je commencois à ne plus me flater d'aucun changement agréable. J'écrivois même tous les jours au Prince de C*** pour l'engager à obtenir mon rappel à force d'inſtances. Une étourderie heureuſe changea tout à coup la face de ma ſituation, mais ce fut pour m'ôter bientôt après tout eſpoir de reſſource.

DEPUIS que je m'étois attaché à Madame de T***, je n'avois plus écrit à Madame de Galeas que des lettres froides, & qui étoient plutôt des preuves d'indifférence que des témoignages de

fidélité. Madame de Galeas persuadée que je ne l'aimois plus, s'étoit mise à m'aimer tout de bon ; les lettres qu'elle m'écrivoit étoient on ne peut pas plus tendres : c'étoit de la passion, du désespoir, des reproches, on l'eût crue sur ces lettres-là un petit ange d'amour. Une entr'autres que je reçus me parut si fort à la gloire de Madame de T***, & je trouvai les tendres invectives qui y étoient répandues, si propres à lui persuader la sincérité de mon attachement pour elle, que je m'avisai de croire que si je pouvois parvenir à la lui faire lire, elle en seroit surement touchée.

PLEIN de cette idée, mon parti fut bientôt pris, & la premiere fois que je me trouvai seul avec la Marquise je fis tomber doucement cette lettre de ma poche en tirant mon mouchoir, & je pris congé d'elle l'instant d'après...

LA voici.

„ J'AI cru jusqu'à présent que votre
„ infidelité n'étoit que l'ouvrage de vo-
„ tre inconstance, & l'espoir de vous
„ rendre tôt ou tard équitable m'a tou-
„ jours soutenue; mais les nouvelles que
„ je reçois m'ôtent jusqu'à cette foible

» consolation, en me faisant connoître
» mon véritable état. Vous aimez Ma-
» dame de T***, vous l'adorez, &
» pour comble de maux, votre perfidie
» est l'ouvrage de ses vertus. Vous sem-
» blez avoir pris un nouvel être, en pre-
» nant de l'amour pour elle, vous avez
» du moins pris un autre cœur, une au-
» tre façon de penser. Ses rigueurs que
» vous auriez trouvé autrefois ridicules
» autant qu'aviliſſantes, sont l'ame de
» votre passion; vous l'aimez, parce
» qu'elle est sage; vous l'adorez, parce
» qu'elle est cruelle. Hélas! qu'est de-
» venu ce tems où plus raisonnable, plus
» juste, & plus heureux que vous ne l'ê-
» tes aujourd'hui, un nouveau senti-
» ment, une conquête nouvelle ne nui-
» soit jamais à vos anciens engagemens?
» Aimé & pris sur le pied d'inconstant
» vos infidélités ne rendoient point mal-
» heureuses les Maîtresses que vous quit-
» tiez; parce que persuadées qu'il falloit
» tôt ou tard qu'elles vous perdissent,
» elles s'accoutumoient de bonne heure à
» l'idée de vous perdre; & que vous con-
» serviez toujours pour elles une sorte
» de reconnoissance qui leur faisoit ou-

» blier que vous n'étiez plus que reçon-
» noissant. Que ce tems est déja loin de
» moi ! Madame de T*** a effacé de
» votre cœur, & vos défauts & vos ver-
» tus .... Vous ne sentez, vous ne pen-
» sez que par elle ... Je promene actu-
» ellement mes yeux sur ce siége où vos
» sermens me soumirent à vos désirs....
» Hélas je n'y trouve plus que le tom-
» beau de mon bonheur. Que ne puis-
» je du moins substituer à mes principes
» ceux de l'objet qui m'a ravi votre
» cœur ? La conformité qu'il y auroit
» entre lui & moi, adouciroit peut-être
» l'horreur de ma situation ; je serois du
» moins soutenue par l'éspoir ... Mais
» que dis-je ? Hé! ne verriez-vous pas
» toujours en moi l'impossibilité où je
» suis de vous faire de nouveaux dons ?
» Un inconstant qui brule d'achever d'ê-
» tre perfide, peut-il revenir à une in-
» fortunée, qui n'a plus que de la pas-
» sion & de la vertu à lui offrir ? ... Je
» vous ai donc perdu pour toujours ?
» Ciel ! est-ce là le prix de l'amour le plus
» tendre ? & faut-il que je ne vous aye
» aimé que pour apprendre à déteſter
» l'amour ? «

MON ſtratagême réuſſit au gré de mes vœux. Madame de T*** lut cette lettre, & y fit cette ſorte d'attention, qu'une femme doit toujours éviter, quand elle veut fuir l'amour. Je m'apperçus bientôt qu'elle y avoit trouvé un écueil à ſon indifférence. (Tout trahit une femme, qui a commencé à ſe trahir.) Madame de T*** n'avoit jamais voulu prêter une oreille volontaire à mes tendres propos; elle commença à m'écouter & à m'apprendre le peu de foi qu'elle ajoutoit à mon amour. Je ſçavois qu'une femme d'eſprit, qui ne veut point être perſuadée, évite conſtamment de l'être, & ne fait pas même connoître ſa défiance, parce que la défiance ne peut naître que d'une ſorte d'intérêt qui approche de l'amour. Je profitai de la ſurpriſe que l'amour faiſoit à Madame de T***, & inſenſiblement je l'amenai au point de n'avoir plus de reſſource que dans ſa vertu.

JE remportois tous les jours un nouvel avantage viſible, & déja je pouvois me flater d'une victoire entiere & peu éloignée. Mais je ſentis bientôt que ſi la Marquiſe avoit touché mon cœur quelque tems, elle n'intéreſſoit plus alors que ma

vanité. Tous ceux qui étoient chez le Comte s'étoient apperçu que la Marquise m'aimoit, & je voyois qu'on ne doutoit plus qu'il ne dépendit de moi qu'elle ne fût perdue. La misérable passion de la gloire me reprit plus fort que jamais, je rougis d'avoir employé un tems si long à la défaite d'une femme; & je crus ne pouvoir réparer le tort que je m'étois fait qu'en employant les voies les plus courtes à la réduction totale de la Marquise, & au rétablissement de ma réputation.

Tout décéle un homme qui régarde comme une tache d'avoir aimé, & de n'être pas heureux. Madame de T*** connut que sa foiblesse m'avoit rendu toute ma fatuité. Elle devint triste, réveuse, plus cachée & plus tendre; je lui parlois quelquefois de l'envie extrême que j'avois d'obtenir mon rappel pour lui en faire un sacrifice; elle ne répondoit rien aux sermens que je lui en faisois, mais ses yeux me disoient qu'elle étoit persuadée que le jour que j'en recevrois la nouvelle seroit le plus doux pour moi & le plus affreux pour elle.

AVEC de pareilles idées, on conçoit sans doute que Madame de T*** n'étoit

pas fort disposée à seconder mes injustes desseins. Ce jour enfin qu'elle redoutoit tant arriva. Je lui demandai un quart-d'heure de conversation, & je pris mon texte de la grace que le Roi venoit de m'accorder.

ENFIN, lui dis-je, en l'abordant, mon exil est fini, mais que l'usage que vous me forcez de faire de ma liberté va peu ressembler aux douceurs que je m'en étoit promises. Heureux de vivre auprès de vous le plus tendre des hommes, si vous l'aviez voulu, je l'eusse mise au rang des triomphes que vous avez remportés sur moi; je n'y aurois trouvé rien de plus précieux que le moyen qu'elle m'offroit de vous donner une nouvelle preuve de mon amour en vous la sacrifiant. Vous n'ignoriez point que j'y étois résolu. Helas, de quel prix avez-vous payé les sermens que je vous en ai fait; je suis plus éloigné que jamais de votre confiance, & du retour que vous deviez à ma sincerité .... Il faut donc que je me sépare de vous .... Que de tourmens; Grands Dieux! cette pensée me fait envisager... Je ne vous aurai donc adorée que pour me faire une nécessité d'oublier jusqu'à votre nom.

Ah! Madame, tant d'amour devoit-il aboutir à tant d'horreur, & le Ciel ne vous a-t-il fait naître si aimable que pour me rendre malheureux?

Que le maintien de Madame de T*** exprimoit bien le trouble de son cœur, & qu'il m'en eût peu couté alors d'abjurer à ses pieds l'imposture & de prévenir les maux où j'allois la plonger! Son état me touchoit, mais la pitié qu'elle m'inspira ne fut avantageuse qu'à mon cœur. Le tems qu'elle employa en réflexions avant de me répondre, me donna celui d'en faire de si utiles, qu'elles ont décidé du bonheur de ma vie; le charme dont je jouis aujourd'hui est un bien que je dois à Madame de T***, puisque ce sont ses vertus & les cruautés dont je la rendis la victime, qui ont commencé à me rendre equitable. La reconnoissance m'attachera toujours à elle, & je crois qu'aujourd'hui qu'elle est un peu plus tranquille du côté de l'amour, elle me rend la justice de n'en pas douter.

MADAME de T*** me regardoit tendrement, & ne me répondoit point; je m'imaginai quelle n'auroit pas gardé si long-tems le silence, si elle n'avoit été dans

des dispositions favorables pour moi; & croyant la mettre à son aise, je lui dis qu'il me paroissoit qu'elle n'étoit point insensible à ma douleur; & que sur l'embarras où je la voyois, je commençnois à me flater, qu'enfin elle étoit disposée à me dédommager des pertes que sa cruelle défiance m'avoit fait faire. Mais quel fut mon étonnement! quand loin de répondre à mon attente, je la vis se lever & se préparer à me quitter sans me dire un seul mot. Quoi! lui dis-je en l'arrêtant par la main, est-ce là toutes les choses consolantes que vous avez à me répondre, voulez-vous que je m'abandonne au plus affreux désespoir? hé! Madame, voyez l'état où vous me réduisez; & que du moins la pitié vous arrache ce que vous avez l'injustice de refuser à un sentiment plus tendre..... Que voulez-vous que je vous réponde, me dit tristement Madame de T***? Hélas! .... Elle s'arrêta à ce mot, & un moment après: Partez, reprit-elle, ma résolution est prise, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre; je vous écrirai quand vous serez à Paris, ma lettre vous apprendra des choses qui feront cesser vos inju-

ſtes reproches, & que pour peu que vous ayez d'honneur, vous devez cacher à toute la terre; partez encore un coup, vous tenteriez vainement toute choſe au monde pour avoir encore une converſation avec moi..... A ces mots elle m'échapa; & tout ce que je pus faire pendant deux jours pour la retrouver un moment ſeule, fut, comme elle me l'avoit dit, inutile.

L'INUTILITE' de mes tentatives m'eut bientôt guéri de la triſteſſe que ſes diſcours avoit répandue dans mon ame, tout ce que je ſentois encore pour elle, quand je partis, ſe bornoit à cette ſorte de regret qu'on éprouve, quand on quitte une femme dont on voit qu'on eſt aimé, qu'on a aimée ſoi-même, & dont on n'a point joui.

ELLE me tint exactement parole; je reçus cette lettre deux jours après mon retour à Paris.

„ QU'AI-JE fait en vous promettant
„ de vous écrire? quelle foibleſſe m'a
„ aſſez ſéduite pour m'engager à perdre
„ ainſi de vue le ſoin de mon repos &
„ de ma gloire? N'étoit-ce pas aſſez des
„ avantages que vous aviez remportés

» ſur ma raiſon? faut-il que j'acheve de
» me perdre, en vous les confirmant?...
» Hélas! dans quel état me trouvai-je
» réduite? Que ſuis-je devenue, & que
» vais-je devenir? . . . . . L'amour....
» ha, Ciel! puis-je me réſoudre à pro-
» noncer ce nom fatal; puis-je conſentir
» à vous faire l'aveu d'une foibleſſe que
» rien ne juſtifie que l'excés de mon de-
» ſeſpoir? . . Vous voilà donc inſtruit
» de mon amour pour vous. Quel uſage
» allez-vous faire de l'égarement où je
» me plonge? aurez-vous du moins aſſez
» de probité pour y voir votre ouvrage
» & pour le reſpecter...? Le deſordre
» de ma lettre vous prouve aſſez le trou-
» ble de mon cœur; hélas! ce cœur n'é-
» toit pas fait pour éprouver d'auſſi cruels
» tourmens; il n'avoit jamais connu que
» la ſageſſe, il étoit heureux & reſpecta-
» ble, vous en avez fait mon plus cruel
» ennemi. Je vivois dans l'état le plus
» doux, un peu de vertu & beaucoup de
» raiſon défendoient mon indifférence
» contre tout ce qui pouvoit lui porter
» la moindre atteinte; la tranquillité de
» mon ame, mes réflexions, & mes in-
» nocens plaiſirs avoient fait prendre à

„ mes devoirs l'air des amuſemens; mon
„ exactitude à les remplir ne me coutoit
„ rien, puiſque je n'avois rien à leur ſa-
„ crifier . . . . Ce tems n'eſt plus &
„ peut-être ne reviendra-t-il jamais; j'ai-
„ me, & depuis que j'aime, un poiſon
„ affreux s'eſt gliſſé dans mes veines,
„ toute la nature eſt changée pour moi;
„ cette ſolitude n'offroit à mes yeux avant
„ que je vous connuſſe que le bonheur de
„ l'innocence, je n'y vois plus aujour-
„ d'hui que l'eſprit d'œconomie qui m'y
„ a conduite; je me proméne du matin
„ au ſoir dans ces allées où vous m'avez
„ tant de fois trompée; je crois n'y
„ chercher que mon ancienne tranquil-
„ lité, & je ſens toujours malgré moi
„ que je n'y cherche que votre idée, &
„ que je n'y trouve qu'elle ..... Si du
„ moins (le Ciel doit pardonner cette
„ nouvelle foibleſſe à ma douleur extrê-
„ me) ſi du moins je pouvois oppoſer à
„ mes remors la ſatisfaction d'être aimée,
„ ſi toutes mes vertus que vous m'avez
„ ravies avoient pu vous inſpirer celle
„ du ſentiment & de la droiture, une ſi
„ douce idée me diſtrairoit des vérités
„ qui m'accablent; mais vous ne m'avez

laiſſé

» laissé que des remors & des regrets;
» inhumain que vous êtes, ignoriez-vous
» les maux où vous m'alliez plonger?
» Les soins pénibles qu'il a fallu vous
» donner pour séduire mon cœur n'ont
» pu vous les laisser ignorer; puisque
» vous me connoissiez si bien, puisque
» vous sçaviez que le plus leger avanta-
» ge que vous remporteriez sur moi,
» seroit un malheur que votre caractére
» rendroit toujours plus affreux, ne de-
» viez-vous pas ou me laisser mes ver-
» tus, ou me sacrifier du moins vos dé-
» fauts? mais non, un aussi grand effort
» ne vous eût pas été possible; il eût fal-
» lu que vous fussiez devenu généreux
» & la générosité envers les femmes est
» une vertu qui couteroit trop à la va-
» nité d'un homme tel que vous.... Je
» me livre trop à mes sentimens, ma
» Lettre devient d'une longueur ennuy-
» euse; il faut la finir, adieu, Monsieur;
» souvenez-vous quelquefois d'une in-
» fortunée qui méritoit de vous trouver
» moins cruel; vous avez empoisonné
» toute ma vie, mais je vous pardonne
» mon malheur, s'il peut vous faire

» ouvrir les yeux sur les injustices que je » prévois que vous avez encore à com- » mettre. »

CETTE Lettre me toucha & me plongea pendant quelques momens dans les réflexions qu'elle devoit naturellement entraîner. Je sentis qu'elle faisoit sur moi une impression dont je pouvois tirer de grands avantages; mais les nouveaux égaremens où je m'étois plongé depuis mon retour, ne me laissant pas le tems d'y faire une longue attention, tout le fruit que j'en retirai fut de sentir que je perdois à n'en pas mieux profiter.

DE nouvelles connoissances que j'avois faite en arrivant à Paris, m'avoient fourni matiere à mille nouvelles méchancetés; de nouvelles conquêtes m'avoient fait mille nouveaux ennemis. Un mois ne s'étoit pas encore écoulé depuis mon rétour, que j'étois devenu le fleau des honnêtes gens & l'objet du mépris public.

PERSUADE' que jusqu'au Fat & à la Coquette, tout le monde alloit me fuir, je pris le parti de laisser passer ce nuage, & de me déguiser en attendant des jours moins ténébreux. Je fis un voyage de quinze jours dans mes terres; toutes les

lettres que j'écrivois étoient marquées au coin de la réforme, je n'y parlois pas toujours de moi, j'y parlois quelquefois bien des autres, & il n'y avoit jamais un grain de basse calomnie. Mon stratagème réussit au mieux, plusieurs personnes me firent compliment sur la situation d'esprit ou je paroissois être, je reçus même quelques invitations pressantes d'abjurer la solitude.

Je revins; & pour me mettre à l'abri des vicissitudes de l'esprit humain, je feignis de m'attacher à Madame de Prangé, dont la réputation étoit très-capable d'achever de me réhabiliter dans le monde.

Madame de Prangé étoit une femme de la plus haute qualité, & du plus grand mérite; quarante ans lui alloient à ravir; ses yeux, sa gorge, ses mains, & ses pieds donnoient sur tout le reste des préjugés qui n'ont jamais trompé personne. Elle avoit toute sa vie été galante, mais elle n'avoit jamais passé que pour coquette: on devine aparemment qu'il falloit qu'elle eût un genre d'esprit peu commun. Je n'ai jamais vu une femme qui eût tant d'intrépidité, tant de tempérament, tant de finesse, & moins de fausseté. On l'e-

ſtimoit eſſez généralement quand je l'ai connue, & on l'aimoit plus encore.

MADAME de Prangé n'eut pas d'abord pour moi ce qu'on appelle de l'amour. Je crois même que lorſqu'elle ſe rendit à mes déſirs, elle ne m'aimoit pas encore, mais elle ne m'en a pas moins aimé dans la ſuite. J'ai toujours cru que ce fut l'envie de ſe donner la réputation ſi rare de rendre un amant eſtimable, qui l'engagea à répondre à mes ſoins; quoi qu'il en ſoit, je lui eus les mêmes obligations que ſi elle m'avoit toujours adoré; & quoique je doive le bonheur dont je jouis à l'ingratitude dont j'ai payé ſes bontés, je n'en déplorerai pas moins toute ma vie les malheurs éternels où je l'ai plongée.

JE n'aimois point Madame de Prangé, mais l'impreſſion que ſes charmes avoient faite ſur mes ſens, jointe à l'envie que j'avois qu'elle me traitât aſſez-bien pour me raccommoder avec le public, me donnoient l'air d'un homme amoureux; huit jours de contrainte & de ſoins ſurprirent ſi abſolument ſa confiance, qu'elle m'accorda ſes faveurs, préciſément avec cet air que l'on a, quand en accordant une

grace à quelqu'un, on est persuadé qu'on lui fait justice.

MON triomphe, quoique précipité, n'émoussa point mes désirs: je la vis même pendant quelques jours avec un nouvel empressement. Un coquin qu'elle voyoit & qu'elle ne pouvoit pas souffrir, jaloux du bonheur dont il croyoit que je jouissois, se mit en tête de se faire raison de ses rigueurs en me perdant à jamais auprès d'elle.

CE coquin, c'est le Comte de G**, l'homme du monde le plus connu des catins, le plus mépriſé des honnêtes femmes, & le plus lâche calomniateur que la nature ait jamais produit.

IL mangeoit quelquefois chez moi parce que M. de S*** mon meilleur ami me l'amenoit. Madame de Prangé ne connoissoit que ses ridicules, & ne sçavoit pas un mot de ses défauts, parce qu'elle le voyoit depuis fort peu de jours.

POUR mieux jouer son rolle, il feignit d'avoir une considération extrême pour Madame de Prangé & un violent amour pour Madame de Brianci sa niéce. Il n'ouvroit plus la bouche que pour se faire le Don Quichote des personnes dont

on attaquoit la réputation: il a de l'esprit & de l'art; il eut bientôt persuadé qu'il avoit réellement les vertus, dont il avoit la fourberie de se parer.

DE'S qu'il vit qu'il commençoit à gagner la confiance de Madame de Prangé, il me témoigna beaucoup d'envie d'obtenir mon amitié; me parla de l'amour qu'il disoit sentir pour Madame de Brianci & des engagemens qu'il ne doutoit point que je n'eusse avec Madame de Prangé, ses discours étoient mesurés, mais flateurs. Je me laissai séduire, & oubliant que le public ne se trompe jamais totalement, quand il méprise souverainement quelqu'un, je ne fis plus un mystere au Comte du pied sur lequel j'étois avec Madame de Prangé.

NANTI des cruelles armes que je venois de lui donner contre moi, & brulant de la fureur de me perdre, il se rendit chez M. de S*** mon ami & l'ami intime de Madame de Prangé; & affectant plus que jamais d'avoir une considération extrême pour elle, il commença par reprocher doucement à M. de S*** la foiblesse qu'il avoit eu de me mener chez la femme du monde qu'il devoit me faire le

moins connoître. M. de S*** lui répondit qu'il ne l'entendoit pas, & le fit expliquer. Le Comte lui découvrit alors toutes les raisons qu'il avoit de lui parler ainsi.

M. de S*** connoissoit trop les hommes, & le Comte surtout pour ajouter foi à d'aussi odieux rapports: il lui répondit que, quoiqu'il sentît bien qu'il s'exposoit à se faire une affaire avec lui, en n'ajoutant point foi à une lâcheté dont il l'assuroit avoir été témoin, il n'en croiroit cependant jamais un mot. Le Comte insista, & lui dit que s'il vouloit interroger ses vrais amis, il apprendroit par les propos que je tenois sur lui-même, & sur sa femme, combien il étoit injuste de douter de ce qu'il lui disoit.

Nos plus grandes vertus finissent souvent où nos vrais intérêts commencent à se faire sentir. M. de S***, séduit par l'amour qu'il avoit pour sa femme & impatient de sçavoir ce que je répandois d'offensant pour elle dans le monde, força le Comte à lui parler sans ménagement. Le Comte lui jura que je publiois que sa femme ne me traitoit froidement que parce que j'avois refusé de coucher avec elle.

M. de S*** qui auroit eu le courage de me défendre au prix de sa vie contre toute autre imputation, n'eut pas même la force de soupçonner le Comte d'imposture. Il me crut aussi méchant que le Comte l'étoit, & il eût pris sur le champ le parti de se couper la gorge avec moi, si, comme il me l'a appris depuis, un pressentiment subit de mon innocence ne l'avoit retenu.

LE Comte persuadé qu'après cette victoire il suborneroit aisément l'esprit de Madame de Prangé, se rendit chez elle après avoir quitté M. de S***.

SON attente ne fut point vaine. Madame de Prangé qui le croyoit mon ami, & qui commençoit à m'aimer beaucoup, crut d'autant plus aisément que j'étois coupable, qu'elle ne s'étoit jamais bien flatée que je fusse réellement changé, d'ailleurs depuis deux jours je ne l'avois vue.

JE reçus cette Lettre d'elle le lendemain matin.

„ VOUS êtes le fleau du monde, &
„ vous en devez être l'horreur; j'ap-
„ prens par tout le monde, & par un de
„ vos meilleurs amis sur tout, que vous
„ publiez & les lettres que je vous ai écri-

» tes, & les faveurs que je vous ai accor-
» dées: je voudrois vous aimer encore
» assez pour sentir bien toute la noirceur
» de votre ame, & vous ôter à jamais le
» moyen de la rendre funeste aux hon-
» nêtes gens; mais je vous mépriſe trop
» pour vous aimer encore, & pour me
» donner la peine de me venger de vous.
» Le mépris le plus profond, la haine la
» plus implacable, voilà toute ma ven-
» geance. Vous concevez sans doute
» qu'avec de tels sentimens mon dessein
» n'est pas de vous revoir encore. Adieu,
» monstre; je t'adorois, mais je mour-
» rois plutôt que de perdre seulement la
» pensée de te détester toute ma vie.

La lecture de cette Lettre me jetta dans une perplexité inconcevable. Jamais peut-être on n'a senti tant de divers mouvemens à la fois; je voulois aller poignarder le Comte, que je ne doutois point qui ne fût l'Auteur de cette tracasserie; je voulois aussi faire une querelle à M. de S***, que je commençois à en accuser, parce que depuis quelque tems il paroissoit attaché à Madame de Prangé; un moment après, je n'imputois plus qu'à la duplicité de Madame de Prangé, les inve-

ctives qu'elle venoit de m'écrire. Au milieu de toute cette agitation, je sentois cependant que je n'aimois point, mais j'étois jaloux & humilié; je redoutois le mauvais effet que produiroit dans le monde une rupture établie sur d'aussi noires accusations, & je souffrois tout autant que si j'avois eu la plus forte passion dans le cœur.

LORSQUE je fus un peu plus tranquille, je me fis conduire chez Madame de Prangé, sa porte me fut refusée; je revins chez moi lui écrire, & je n'eus pas de peine à deviner que si ma lettre lui fût parvenue directement, elle n'auroit pas voulu la recevoir, car elle ne daigna pas y répondre un mot, quoiqu'elle fût écrite bien tendrement.

JE fus tenté un moment de ne plus songer à elle, mais le mauvais sens que le public pouvoit donner à notre rupture me retint toujours. J'envoyai prier M. de S*** de passer chez moi, mon valet de chambre y alla deux fois: il ne put jamais lui parler, quoiqu'il fût chez lui.

IL n'en falloit pas tant pour accréditer mes soupçons; je fus à l'instant persuadé que je ne devois accuser que lui de l'inju-

ſtice que l'on me faiſoit, & je me décidai tout d'un coup à la vengeance.

L'ACCABLEMENT où j'étois, ne me permettant pas de ſuivre ſur le champ mon deſſein, j'en remis l'exécution au lendemain. Je paſſai tout ce jour dans une triſteſſe extrême, ſans aimer Madame de Prangé : ſon commerce m'avoit plu, je m'étois attaché à l'idée de la conſerver quelque tems ; & quoique je duſſe être guéri de la douleur de l'avoir perdue par la facilité qu'elle avoit eu de me traiter ſi mal ſur de ſimples accuſations, le dépit me défendoit mal contre le regret.

LA jalouſie venoit encore aider à mon chagrin naturel ; peut-être même qu'elle en étoit le premier principe. Je perdois une maîtreſſe par un ami pour qui j'avois eu toujours autant d'eſtime que d'amitié, j'étois la victime d'une double perfidie : tous deux étoient devenus mes plus grands ennemis ; le mépris & la haine devenoient les ſeuls ſentimens que mon honneur me permit de conſerver pour eux ; de pareilles ſituations n'ont pas beſoin de l'amour pour être cruelles.

EN proie aux plus triſtes réflexions,

j'allois me faire mettre au lit, quand on m'annonça M. de S***: il avoit l'air d'un homme embarrassé; son abord fut froid & très-propre à achever de me faire croire qu'il étoit coupable. Ha! Monsieur, lui dis-je en le voyant entrer, osez-vous encore vous présenter devant moi? que vous ai-je fait pour m'accabler de tant de cruauté? si du moins le repentir vous amenoit; mais, non, le repentir n'entre pas si-tôt dans un cœur corrompu par l'amour.

IL est inutile de rapporter la conversation que j'eus avec lui, on en va trouver le précis dans la lettre qui suit; je me bornerai à dire que M. de S*** venoit de quitter Madame de Prangé, & que touché de la douleur où il l'avoit trouvé plongée, autant que par un reste d'amitié pour moi, il n'avoit rien negligé pour l'engager à ne rien entreprendre de nouveau contre l'amour qu'elle me portoit jusqu'à ce que je fusse convaincu du crime dont on m'accusoit.

Lettre à Madame de Prangé.

» Vous m'aviez caché la plus essen-
» tielle partie des mauvais offices qu'on

» m'a rendus auprès de vous ; vous ne
» m'aviez pas dit qu'on a voulu vous
» persuader que dans les soins que je
» vous ai rendus, mon unique dessein
» étoit de rétablir ma réputation aux
» dépens de la vôtre. Tout est dé-
» couvert, Madame, mon ami de
» S*** vint me voir hier après vous
» avoir quittée ; il ne s'attendoit cer-
» tainement pas à jouer le rolle qu'il
» fit chez moi, parce que le monstre
» qui m'a perdu auprès de vous n'a
» rien oublié pour me perdre auprès de
» lui. Les premiers regards qu'il jetta
» sur moi, désarmerent son ressentiment ;
» un barbare eût eu pitié de mon état ;
» toutes les horreurs de la mort étoient
» peintes sur mon visage, on m'eût pris
» pour la mort même. Il me fit d'abord
» quelques reproches d'amitié sur les
» rapports qu'on lui avoit faits ; l'inno-
» cence a un caractére de vérité qui per-
» suade toujours, il connut bientôt que
» j'étois innocent, & penétrés tous de
» la plus vive douleur, nous confondî-
» mes dans nos embrassemens notre sai-
» sissement & nos pleurs ... Comme
» vous m'aviez marqué que l'homme

» qui m'avoit noirci auprès de vous,
» étoit un de mes meilleurs amis, je
» croyois que c'étoit lui, parce que sur
» les éloges qu'il m'avoit faits vingt fois
» de votre esprit & de votre cœur, ja-
» vois toujours craint qu'il ne vous ai-
» mât. Je lui fis alors tous les reproches
» que l'amour inspire, quand il n'est pas
» moins blessé que l'amitié. Il me ju-
» ra qu'il n'avoit jamais eu pour vous
» que les sentimens de respect & d'esti-
» me qui vous étoient dûs, & me con-
» fia que vous l'aviez fait prier de diner
» chez vous, & que vous étiez dans une
» colere extrême contre moi. Ses pro-
» testations me firent ouvrir les yeux;
» je réfléchis aux rapports outrageux
» qu'on lui avoit faits de moi, au mau-
» vais sens qu'on avoit donné à ce que
» j'avois dit un jour de son esprit de-
» vant le Comte de G** & vous, à mil-
» le petits riens que l'on avoit grossis,
» & je conclus que le Comte pouvoit
» seul être l'auteur de mon sort affreux.

» Puisque les explications ont tout
» découvert, voici dans la plus exacte
» vérité ce que j'ai dit, & ce que j'ai
» fait; je vous jure, Madame, que je

» n'ai jamais été plus ſincere que dans
» ce moment ; vous connoîtrez bientôt
» que vous ne devez point douter de
» l'aſſurance que je vous en donne.

» PENDANT les premiers jours de mes
» liaiſons avec vous, je n'ai eu d'autre
» deſſein que de celui de vous plaire &
» de vous ſéduire ; je ne vous aimois
» pas, je vous déſirois ſeulement. Le
» Comte me parloit quelquefois de vous,
» il venoit même me voir pour m'en
» parler. Comme je ne crois pas que
» je puſſe vous devoir un jour autant de
» reſpect que d'amour, je ne lui diſſi-
» mulois point le goût que j'avois pour
» vous ; & le ton que je prenois alors
» étoit ſouvent un ton d'eſpérance. Il
» s'étoit déja apperçu que je ne vous dé-
» plaiſois pas, parce que entraînés,
» vous & moi par les mouvemens de nos
» cœurs nous ne reſpections pas ſcrupu-
» leuſement ce que les ſots & les mé-
» chans appellent bienſéances. Le Com-
» te vous aimoit, mais ne doutant point
» que vous répondriez mal à ſes ſenti-
» mens, il dirigea ſa ſenſibilité vers Ma-
» dame de Brianci, & prit ſubitement
» de l'inclination pour elle. Il me con-

„ fia les desseins qu'il avoit sur son cœur
„ & sur sa personne ; il m'assuroit qu'el-
„ le n'aimoit point son mari, & qu'il
„ avoit connu à je ne sçais quels indices,
„ qu'elle ne seroit pas fâchée qu'il vou-
„ lût remplir le vuide de son cœur & de
„ ses momens. Je crus le Comte sincè-
„ re & bien instruit ; je commençois à
„ ne plus le mesestimer : j'estimois fort
„ peu les femmes ; je lui conseillai de
„ pousser ses desseins, & de les mener
„ à bien.

„ BIENTOT l'amour s'établit dans mon
„ cœur avec tous vos charmes & tout
„ votre mérite ; je devins triste, réveur
„ & presqu'insociable. Mon ami de
„ S*** me demanda avec beaucoup d'in-
„ stance le sujet de ma mélancolie : je ne
„ lui avois jamais rien caché de ce qui
„ ne regardoit que moi : mon cœur
„ trop plein d'amour avoit besoin de
„ s'épancher, je lui avouai que je vous
„ adorois & que je sentois bien que c'é-
„ toit pour toute ma vie. Il me con-
„ seilla de mériter votre cœur comme le
„ bien le plus précieux qu'il y eût désor-
„ mais pour moi dans le monde. Com-
„ me il me paroissoit désirer avec passion

que

„ que je vous devinſe cher, je lui dis
„ que je vous avois prié de ſouffrir que
„ j'euſſe avec vous un commerce épiſto-
„ laire d'eſprit plus que de ſentiment ;
„ & que pour me donner de votre cœur
„ l'opinion qui lui étoit dûe, vous m'a-
„ viez répondu une fois en des termes
„ qui m'annonçoient malgré vous, je ne
„ ſçais quel goût de ſentiment que vous
„ aviez pour moi.

„ Voilà tout mon crime, Madame ;
„ ce n'en auroit pas été un ſans le mal-
„ heur qui me pourſuit, parce que j'é-
„ tois à mille lieues du deſſein de vous
„ nuire, & qu'il ne provenoit même
„ que de l'envie que j'avois de vous faire
„ eſtimer, autant que vous étiez eſti-
„ mable.

„ Nous allâmes vous prendre il y a
„ eu hier huit jours pour vous conduire
„ à la Comédie Italienne, vous aviez une
„ robe qui vous embelliſſoit aux yeux
„ de tout le monde. Vous nous dites
„ que vous l'aviez de ce jour-là ſeule-
„ ment. Rien n'eſt indifférent pour
„ deux hommes dont l'un eſt amoureux
„ & l'autre méchant, & qui ſe commu-
„ niquent leurs idées ſur le pied de con-

» fidence. Vous prîtes mon carrosse, &
» en attendant son retour, nous nous
» entretînmes le Comte & moi, sur ce
» que nous pensions de vous, & de vo-
» tre cœur. Le Comte me dit qu'il ne
» doutoit point que vous ne m'aimassiez,
» & que cette robe qui n'étoit faite que
» pour vous prêter de nouveaux char-
» mes, n'avoit été mise que pour me
» prouver vos nouveaux sentimens. Je
» vous aimois trop, pour m'ouvrir en-
» tiérement à lui. Je lui répondis que
» comme j'avois toujours vu que dans
» les huit premiers jours d'une connois-
» sance, ce soin de se parer n'étoit dans
» les femmes que de la coquetterie, tout
» ce que je pouvois croire de votre pa-
» rure, étoit que vous cherchiez à me
» plaire. Nous arrivâmes à la Comédie.
» Le Comte placè à côté de Madame de
» Brianci, lui dit mille choses tendres
» qu'elle feignit de ne point entendre;
» elle tourna même souvent la tête de
» mon côté pour s'épargner la peine de
» se contraindre & de l'humilier. Sa
» vanité fut offensée du procédé de Ma-
» dame de Brianci; il crut qu'elle m'ai-
» moit, & que j'étois par mes conseils

„ l'auteur de l'injuſtice qu'elle lui faiſoit;
„ & dès-lors il forma la réſolution de me
„ perdre auprès de vous.

„ La Comédie finie, Madame de Brian-
„ ci paſſa dans une autre loge pour mieux
„ voir le feu. Il reſta dans la nôtre, il
„ vit que pleins de notre amour, nous
„ n'étions occupés que de nous-mêmes;
„ l'oubli que nous ſemblions avoir fait
„ de lui, acheva d'aigrir ſon dépit. Il
„ vint me voir le lendemain. Il me re-
„ procha le peu de cas que l'on faiſoit
„ de lui, & me dit que ce procedé, dont
„ il me croyoit le premier auteur, lui
„ déplaiſoit. Je lui répondis que je n'a-
„ vois pour Madame de Brianci qu'une
„ eſtime mêlée d'amitié & de reconnoiſ-
„ ſance de ſes bontés; & que, afin qu'il
„ ne doutât point de ma ſincerité, je
„ voulois bien lui avouer que loin d'ai-
„ mer Madame de Brianci, comme il
„ m'en ſoupçonnoit, j'aurois pour vous
„ la paſſion la plus vive, ſi je ne défen-
„ dois mon cœur de l'empire que vous
„ commenciez à prendre ſur lui. Il ne
„ me crut point. Il alla chez mon ami
„ de S***, & pour me porter un coup
„ plus ſûr, il lui dit que je lui avois af-

» suré que je vous avois totalement sub-
» juguée, & que je lui avois parlé de
» vous du ton dont on parle de ces fem-
» mes qu'à Paris on nomme seulement
» coquettes. Mon ami qui vous esti-
» moit infiniment & qui m'estimoit aussi,
» lui répondit qu'il falloit qu'il eût mal
» entendu & qu'il en étoit même persua-
» dé. Les méchans ne reculent point.
» Le Comte repartit qu'il ne disoit rien
» qui ne fût vrai, & qu'il n'eût bien en-
» tendu. Mon ami indigné, lui répondit
» que cela n'étoit pas possible, parce que
» je lui avois dit la veille que j'avois pour
» vous une considération parfaite, & que
» je lui avois rendu deux ou trois phra-
» ses d'une lettre d'esprit & d'amitié,
» que je vous avois engagé à m'écrire en
» réponse de deux que je vous avois écri-
» tes dans le même goût, qui prouvoient
» bien les sentimens d'estime & de re-
» spect que vous meritiez & que je vous
» avois voués. Le Comte persuadé qu'il
» alloit être démasqué, frapa alors le
» grand coup, & lui dit que puisqu'il
» avoit une si bonne opinion de moi,
» il ignoroit sans doute le ridicule & la
» honte que je répandois publiquement

„ ſur lui & ſa femme. Il laiſſa mon ami
„ dans l'horreur qu'entraînoit néceſſaire-
„ ment une pareille nouvelle; & le len-
„ demain il alla chez vous achever d'ê-
„ tre le plus criminel de tous les hom-
„ mes.

„ Vous jugez bien, Madame, qu'in-
„ ſtruit comme je le ſuis de toutes ſes
„ noirceurs, il ne m'eſt plus poſſible de
„ lui pardonner. D'ailleurs, je vous l'a-
„ vouerai, je déteſte la vie & je ſaiſis
„ avec plaiſir l'occaſion de la perdre.
„ Heureux du moins, ſi cette derniere
„ preuve d'amour que je vous donne,
„ peut réveiller celui que vous aviez
„ pour moi; je dis que vous aviez, car,
„ avouez le, Madame, j'ai perdu tous les
„ ſentimens de votre cœur. Vous m'au-
„ riez répondu hier un petit mot de con-
„ ſolation, vous ne ſeriez pas du moins
„ allée au bal, s'il vous reſtoit quelque
„ ſenſibilité pour moi. Je ſçais que ſur
„ le faux rapport que l'on vous a fait de
„ ma conduite vous ne deviez plus me
„ juger digne de vos bontés; mais quel-
„ que motif de haine que l'on vous ait
„ donné, deviez-vous faire ſucceder tant
„ de colere, tant d'indifférence à ces

» transports si vifs, à ces témoignages
» si marqués de passion que vous m'aviez
» donnés? . . . . J'ai donc perdu votre
» cœur pour toujours? Quand le Com-
» te m'auroit porté ce coup affreux, sans
» me déshonorer à vos yeux, & à ceux
» de tout le monde, il méritoit toujours
» la mort; & je vous jure qu'après la
» passion que j'ai pour vous, rien ne
» m'occupe plus que le désir de la donner.
» Mon ami de S*** ignore mon dessein,
» je lui promis même hier au soir que je
» n'en aurois jamais de pareil; mais mes
» réflexions ont changé cette nuit, tou-
» tes les considérations de mon état dis-
» paroissent à cette affreuse idée; je mour-
» rai, ou le Comte ne vivra pas ce soir.....
» Je vous avouerai cependant que quel-
» ques raisons qu'il m'ait donné de me
» couper la gorge avec lui, j'aurois tout
» sacrifié au ménagement que je vous
» dois, si vous m'aviez toujours aimé,
» parce que j'aurois pû ignorer qu'il est
» l'auteur de ma honte & de mon déses-
» poir. Je fais plus, je vous jure que si je
» reçois avant trois heures une assurance
» par écrit que vous ne m'haïssez pas,
» je renonce à mon projet, & je vole

» à vos genoux expier jusqu'aux fautes
» que je n'ai pas commises; mais si vous
» me refusez la consolation que je vous de-
» mande, rien ne peut plus me retenir.

» ADIEU, Madame, j'atteste l'amour
» qui est, après vous, ce qu'il y a pour
» moi de plus respectable dans ce mo-
» ment, que je n'aurois vécu que pour
» me rendre digne de vous, que je ne re-
» grette que votre cœur, & que si je vis,
» je ne ferai jamais rien qui ne soit une
» preuve évidente de la pureté de mon
» attachement. Vous ne m'avez pas con-
» nu, vous n'avez jugé de moi que sur
» mes fautes passées. Helas! que mon
» cœur, si vous aviez voulu le connoître,
» vous eût paru au-dessus des cœurs or-
» dinaires! Je brulois, & je brule tou-
» jours pour vous de la passion la plus
» vive; j'aurois partagé ma vie entre
» l'amour & le soin de me faire estimer;
» je vous aurois soumis mon esprit & mon
» cœur, je vous aurois sacrifié tous mes
» défauts, tous mes penchans. Je souhai-
» te que l'amour ne vous blesse jamais en
» faveur d'un autre; vous seriez malheu-
» reuse, parce que vous méritez des sen-
» timens que moi seul dans la nature

„ pouvoit sentir & conserver toujours.
„ Adieu, pour toujours peut-être, Ma-
„ dame, ne me haïssez plus, vous en au-
„ riez un jour des remors, & vous n'êtes
„ faite que pour les plus tendres senti-
„ mens. "

JE fus bientôt rétabli auprès de Madame de Prangé; elle vint chez moi elle-même dès qu'elle eut lu ma lettre: plus occupée du soin de me consoler que de celui de s'assurer si je méritois qu'elle me pardonnât, elle me donna en une heure mille preuves d'amour plus tendres les unes que les autres, & notre raccommodement fut si animé, qu'il alla de part & d'autre jusqu'aux transports.

MADAME de Prangé me fit promettre de m'en tenir au mépris à l'égard du Comte, & je lui tins parole.

NOTRE démêlé étoit devenu public: le Comte qui le divulguoit y ajoutoit chaque instant des fausletés si aggravantes qu'en moins de quinze jours il eût persuadé tout le monde & fait perdre à Madame de Prangé la considération même des plus honnêtes gens.

JE m'appercevois bien de la décadence de Madame de Prangé, mais j'ignorois

qu'elle fût directement l'ouvrage du Comte. Madame de Prangé s'en appercevoit bien aussi, & comme elle ne méritoit pas son malheur, & qu'elle méprisoit naturellement le public, elle résolut de se venger de lui en le bravant.

DE'S qu'elle eut pris ce parti, elle me proposa d'être de moitié avec elle. J'y consentis volontiers, parce que je ne doutois point que par-là je ne devinse le sujet de toutes les conversations, & l'homme du jour; dès ce moment son lit devint le mien; son mari en fut bientôt instruit, mais ce mari-là étoit ce que tous les autres devroient être pour l'harmonie du monde, un imbécille & un poltron; il voulut m'en faire un jour le sujet d'une querelle, mais je lui répondis si positivement que je lui couperois les oreilles, s'il se souvenoit jamais qu'il avoit eu l'honneur de coucher avec Madame de Prangé, qu'il m'eût fait des excuses si j'avois pu souffrir le spectacle d'une aussi grande lâcheté.

MADAME de Prangé avoit une fille de dix-huit ans que tout le monde admiroit & que personne n'osoit aimer; une amie de Mademoiselle de Prangé, que l'amour

avoit persécutée longtems, lui avoit inspiré tant d'éloignement pour lui, qu'elle affichoit l'indifférence, & soutenoit si bien ce qu'elle affichoit, qu'il étoit aisé de connoître que c'étoit par caractére qu'elle n'aimoit pas, & nullement par envie de faire parler d'elle.

JE ne connoissois point Mademoiselle de Prangé. Elle étoit à la campagne depuis trois mois; mais le bien que j'entendois dire d'elle, m'avoit fait quelquefois souhaiter de la connoître: elle avoit toujours vécu avec sa mere sur le pied d'amitié; les confidences même entroient dans leur attachement mutuel.

MADEMOISELLE de Prangé, alarmée par les bruits publics; & joignant à beaucoup de mépris pour moi beaucoup d'amour propre déplacé, se crut deshonorée par le commerce que j'avois avec Madame sa mere & lui écrivit en conséquence.

LA Lettre ne sentoit point l'inexpérience du cœur; l'amour y étoit peint tel qu'il est, tendre, séduisant, perfide & redoutable; elle excusoit les premiers sentimens de sa mere, mais elle lui reprochoit son choix & ses dernieres foi-

bleſſes ; le public y étoit traité comme l'amour. Ses défauts étoient mis dans leur vrai jour. Elle lui diſoit que tout mépriſable qu'il eſt, le reſpect eſt un tribut qu'on ne lui refuſe jamais ſans ſe perdre ; elle finiſſoit par des excuſes, des conſeils, & des conſolations.

MADAME de Prangé me montra cette Lettre ; je lui trouvai tous les mérites qu'elle avoit, & par un mouvement de mon cœur auquel je ne fis point alors attention, mon imagination lui en prêta encore. J'exigeai de Madame de Prangé qu'elle calmât l'eſprit de Mademoiſelle ſa fille ; & que ſurtout elle n'oubliât rien pour affoiblir l'opinion trop fondée qu'elle avoit de moi.

CE ſoin fut inutile ; notre commerce continuant ſur le même pied, ſes préventions en prirent un nouvel empire ſur ſon eſprit, & peu de jours après nous la vîmes arriver.

J'étois chez Madame de Prangé quand elle arriva. Quel moment pour moi, Grands Dieux ! quels ſentimens ſa vue porta dans mon cœur ! non, il n'en fut jamais de ſi tendres & de ſi vifs . . . . . Quels attraits étoient répandus ſur ſon

visage ! Que de beautés, que de perfections toute sa personne offrit à mes regards ? c'étoit Venus, c'étoit l'amour, c'étoit la plus parfaite image de la Divinité.

J'ATTENDOIS avec avidité les premiers regards qu'elle laisseroit tomber sur moi ; elle me regarda enfin, elle répondit à mes civilités ; je n'eus point à me louer d'elle, mais qu'elle trouva d'excuses dans le fond de mon cœur ! Vous me mépriſez, lui dis-je intérieurement, vous me haïſſez, je n'en murmure point, mais que vous allez devenir injuſte, ſi vous ne prenez pas d'autres ſentimens pour moi !

Le Chevalier de Branſac lui avoit donné la main : j'avois été de tout tems lié d'amitié avec lui, je me flatai qu'il ne me refuſeroit aucun ſoin pour me mettre bien avec elle ; mais que devins-je quand j'appris qu'ils arrivoient tous deux de la même campagne, & qu'il y avoit paſſé près de deux mois ? Ce que je ſentis n'étoit pas préciſément de la jalouſie, c'étoit ſeulement une impatience extrême de découvrir ſi j'étois condamné à devenir jaloux.

JE ne vis rien dans l'amitié qu'ils se témoignoient qui dût m'alarmer, & je me sentis assez de tranquillité à cet égard.

MADEMOISELLE de Prangé ne perdit pas dans toute la soirée une seule occasion de me mortifier ; l'espoir de la faire revenir un jour de sa prévention me rendoit chaque instant plus amoureux. J'avois mérité le traitement qu'elle me faisoit, je lui rendois justice, & je ne me plaignois qu'à moi de ses rigueurs.

QUAND l'heure de nous séparer fut venue, je fis entendre à Madame de Prangé, qu'il convenoit que je me retirasse : elle y consentit. Je ne me souviens plus de ce que je dis à Mademoiselle de Prangé en prenant congé d'elle ; mais je me souviens qu'il me parut qu'elle me sçavoit gré du sacrifice qu'elle croyoit que je lui faisois.

RENDU chez moi, je me fis mettre au lit sur le champ, & dès qu'on m'eut laissé libre je me livrai aux mouvemens de mon cœur. Mes premieres réflexions furent tristes, celles qui suivirent ne leur ressembloient point. L'espoir de rendre Mademoiselle de Prangé sensible

au changement qu'elle avoit operé en moi, me défendoit contre la crainte de n'y réuſſir jamais; le repentir effaçoit l'idée de mes défauts paſſées, l'amour n'offroit preſque à mon imagination que celle de mes nouvelles vertus.

JE n'en étois cependant pas plus tranquille (l'eſpérance agite quelquefois la crainte), Mademoiſelle de Prangé étoit ſi ſage, elle avoit tant d'eſprit & de force d'eſprit; je couchois publiquement depuis un mois avec ſa mere, je pouvois bien parvenir à m'en faire eſtimer; mais m'en faire aimer, que de difficultés à vaincre, & quelle apparence d'y réuſſir.

PLEIN de ma nouvelle paſſion, je m'écriois quelquefois: charmes du ſentiment, ah que j'étois inſenſé de croire qu'on dût vous préférer les agrémens faux & pénibles de la fatuité! tous les plaiſirs que je vous immole valent-ils un ſentiment du cœur?

JE n'allai que le ſoir du lendemain chez Madame de Prangé; je crus devoir me faire cette violence, pour mieux prouver à Mademoiſelle ſa fille le reſpect que j'avois pour elle.

TOUT le monde étoit occupé au jeu.

Mademoiselle de Prangé seule étoit dans l'embrasure d'une fenêtre occupée à de la broderie : je m'approchai d'elle & je la badinai sur sa solitude que j'attribuois à son indifférence ; elle me répondit sechement qu'elle n'aimoit point qu'on lui parlât de ses gouts : Quand on n'a point comme vous à craindre qu'on en interprète mal le principe, lui répondis-je doucement, on ne doit point en entendre parler avec peine. Je les respecterai cependant à l'avenir jusqu'à n'en parler à personne, quoiqu'au ton dont vous m'avez répondu, je voye bien que ce n'est que pour moi qu'est fait une loi aussi dure. Vous voyez mal, reprit-elle en se levant pour joindre la compagnie : pourquoi vous excepterois-je de tout le monde ? Dans l'opinion que j'ai des hommes, je n'en ai aucun à excepter pour ce qui me regarde.

Je m'assis dans le fauteuil qu'elle venoit de quitter, pénétré de la plus vive douleur. Je pris sa broderie, & faisant semblant de l'examiner, je me livrai à tout mon désespoir. L'ouvrage que je tenois étoit parfaitement travaillé, les couleurs y étoient surtout admirable-

ment mariées. Quand nos cœurs seront-ils assortis de même, m'écriai-je ? hélas ! dois-je me flater d'un si parfait bonheur ? elle me deteste, un sentiment si opposé à l'amour me doit-il laisser la moindre espérance ?

BRANSAC étoit arrivé un moment après moi. Après les civilités d'usage il s'approcha, & me demanda ce que je faisois de cette broderie. Vous êtes mon ami, lui répondis-je, vous ne me trahirez point ; & en continuant à voix basse : Je paye à Mademoiselle de Prangé le tribut d'admiration que l'on doit à tout ce qui sort de ses mains. Voilà ce qu'on appelle un homme en régle, reprit Bransac, je gagerois bien qu'elle ne s'en doute pas. Je n'ai pas mérité qu'elle devine les sentimens que j'ai pour elle, continuai-je ; mais il viendra peut-être un tems où elle ne me jugera plus sur mes égaremens passés. Ah ah ! repartit Bransac, mais voilà presque de l'amour, vous excelleriez dans le larmoyant.

TOUT ce que me disoit Bransac ouvroit mon cœur à une douleur nouvelle ; il me croyoit encore un fat, & quand on a quitté ce défaut honteux, rien n'est

si

si sensible que de ne pouvoir le persuader aux gens qu'on aime, & qu'on estime.

ACCABLE de ses railleries: Mon cher Bransac, lui dis-je enfin, connoissez mieux le cœur de votre ami, j'aime Mademoiselle de Prangé, l'amour m'a totalement ramené à la nature; guéri de toutes ses erreurs, mon cœur ne sent plus que l'amour & les vertus qu'il inspire. Je vous fais cet aveu sans détour, parce que j'aime Mademoiselle de Prangé comme elle aimeroit elle-même.

Quelque peu d'attention que de pareils momens pénétrent, j'en avois fait cependant beaucoup à la façon dont Bransac m'avoit écouté; j'avois vu toutes les couleurs de l'amour se succéder alternativement sur son visage pendant que je lui parlois; il ne me répondoit rien, il rêvoit, & il ne songeoit point à me cacher qu'il avoit du chagrin. Quel spectacle pour un homme amoureux! Je ne pouvois presque plus douter qu'il n'aimât Mademoiselle de Prangé, je n'en doutois du moins plus; je venois de lui confier la passion dont je brulois pour elle, il étoit apparemment jaloux, quel usage alloit-il faire de ma confidence? Je me repré-

ſentai à l'inſtant Mademoiſelle de Prangé inſtruite par un homme dont le plus grand intérêt devenoit celui de me perdre auprès d'elle. Je la voyois perſuadée que tout mon prétendu amour n'étoit autre choſe qu'un deſſein formé de la plonger dans l'inceſte; je la voyois furieuſe & n'imaginant rien d'aſſez extrême pour aſſouvir ſa haine & ſon mépris. Quel ſpectacle encore une fois, pour un homme, que l'amour venoit de rendre ſi peu capable d'une pareille horreur!

MADEMOISELLE de Prangé qui vint de la part de Madame ſa mere nous propoſer une partie de jeu, ſauva à Branſac l'embarras de me répondre. Notre partie fut toute contre moi; je perdis mon argent, & j'eus mille preuves de l'intelligence que j'avois tant redoutée, qui ne fût entre Branſac & Mademoiſelle de Prangé. Je tâchai cependant de cacher ma douleur, elle offenſoit Mademoiſelle de Prangé; & quoique j'euſſe trouvé une douceur extrême à la lui faire connoître, je l'aimois trop pour ne la lui pas ſacrifier.

BRANSAC évita depuis ce moment toutes les occaſions de me parler; quoiqu'il

le fit sans affectation, je m'en apperçus, (on est si claîrvoyant quand on est jaloux): & je formai dès lors le dessein de le traverser.

JE n'avois pas plus à me louer de Mademoiselle de Prangé que de lui: toujours fiere, toujours dédaigneuse, elle ne m'écoutoit jamais que pour me contredire mal-à-propos, elle ne me parloit que pour m'humilier.

SES rigueurs ne me rendoient jamais injuste; plus elles m'étoient sensibles, plus je me souvenois que je les avois méritées, & plus je les respectois.

IL étoit impossible que tant de passion ne fût au préjudice de Madame de Prangé; & il étoit moins possible encore que Madame de Prangé ne s'en apperçût. Quel œil est plus pénétrant que celui d'une femme amoureuse & négligée! Les reproches qu'elle m'en fit d'abord n'étoient que tendres, mais leur inutilité les convertit bientôt en menaces terribles. Madame de Prangé me signifia que si je ne revenois au plutôt à ce qu'elle appelloit mes devoirs; je ne remettrois jamais le pied chez elle. Quelle menace, & dans quel abîme de tourmens ne me jettoit-

elle point ! J'adorois Mademoiselle de Prangé; il falloit lui donner tous les momens du jour de nouvelles raisons de me haïr ou me résoudre à ne la revoir jamais. Quelle alternative! & quelle cruauté de la part de Madame de Prangé! puisqu'elle me croyoit amoureux de sa fille: mais, que dis-je, Madame de Prangé m'aimoit, ignorai-je donc le caractére immuable de l'amour, oubliai-je qu'il rend toujours cruel un cœur qu'il rend malheureux.

APRE'S plusieurs réflexions, je ne vis rien d'aussi insupportable que de perdre pour jamais Mademoiselle de Prangé, & je me déterminai au parti qui coutoit le moins à mon amour.

LES nouveaux soins que je me faisois la violence de rendre à Madame de Prangé, n'étoient point d'espece à pouvoir être cachés à Mademoiselle sa fille: elle ne les ignora pas longtems; mais au lieu de m'en témoigner plus de ressentiment, je m'apperçus qu'elle commençoit à se radoucir. Son changement me causa un plaisir indicible, mais un plaisir qu'on sent bien qui n'étoit point pur. Je ne l'attribuois qu'à son chagrin, qui lui faisoit prendre le parti d'éprouver si par la

douceur on pourroit m'engager à arrêter la honte que je répandois sur sa maison & sur elle.

PERSUADÉ que la diminution apparénte de haine qu'elle me faisoit paroître étoit un tourment de plus pour elle, & se convertiroit bientôt en indignation plus forte, je ne pus plus vivre dans l'ignorance où je la laissois de mes sentimens; mais n'osant prendre sur moi de l'en instruire de vive voix, je pris le parti de lui écrire cette lettre que je glissai dans sa poche à ouvrage à son insçu.

» DOIS-JE respecter vos sentimens » jusqu'à en devenir totalement la victi- » me? Vous êtes, sans doute, trop équi- » table pour m'imposer une loi aussi dure; » permettez-moi donc, Mademoiselle » de vous demander justice de vos ri- » gueurs; je prens ma hardiesse dans » mon innocence; vous ne m'avez laissé » que cette ressource contre les maux que » vous me faites souffrir, ils sont extrê- » mes, & vous en auriez pitié vous-mê- » me si vous les connoissiez bien. . . . » Je me suis fait aimer de Madame votre » mere, voilà ce qui me rend l'objet de » votre haine: est ce un crime de se faire

» aimer? Vous seriez la personne du
» monde la moins innocente si cela étoit.
» Madame de Prangé s'est livrée à ses
» sentimens, je m'y suis livré aussi; il
» lui en a coûté la considération que l'on
» avoit pour elle; doit-on sacrifier aux
» méchans les plus doux plaisirs de la
» vie? & parce qu'ils ont l'injustice de vous
» trouver mépriſable, faut-il pour cela
» cesser de se rendre heureux? Ce que
» je dis-là n'est que pour justifier Mada-
» me votre mere: car je sçais que dans
» le commerce que nous avons ensem-
» ble, il n'y a qu'elle que vous accusiez
» d'aimer; vous ne me faites point l'hon-
» neur de me croire sensible, vous me
» mepriſez trop. N'en doutez point,
» Mademoiselle, on m'a peint à vos yeux
» comme un imposteur dont le plus doux
» plaisir est de déshonorer ses dupes;
» vous me croyez tel qu'on m'a peint,
» c'est-à-dire, que je suis actuellement
» dans votre esprit ce qu'il y a dans le
» monde de plus dangereux, & de plus
» déteſtable. . . . . Je l'avouerai, (hé,
» pourquoi disconviendrois je de ce qui
» fait aujourd-hui ma gloire?) L'opinion
» que vous avez de moi n'a pas toujours

„ été injuste: j'ai été faux, fat, & mé-
„ chant autant qu'on le peut être; mais
„ que de réparations n'ai-je point fait à
„ l'amour & à la raison! je n'aurois qu'un
„ mot à vous dire pour vous en con-
„ vaincre; mais. . . . . quel nouveau
„ crime allois-je commettre? Je finis une
„ Lettre trop longue. Ne me haïs-
„ sez plus, Mademoiselle, ne me mépri-
„ sez plus, je ne suis plus coupable; &
„ quand même je le serois encore, vous
„ n'auriez pas besoin de ces sentimens
„ pour me punir, j'en connois de bien
„ plus propres à vous venger.

MADEMOISELLE de Prangé me fit connoître, qu'elle avoit lu ma Lettre, par une attention extrême à éviter de se trouver seule avec moi, & par quelques procedés qui me parurent obligeans; je compris qu'elle avoit été un peu sensible au soin que j'avois pris de me justifier, & qu'elle vouloit que je ne l'ignorasse pas tout-à-fait.

LES choses resterent quinze jours dans le même état. Bransac toujours froid avec moi, toujours assidu auprès d'elle; Mademoiselle de Prangé toujours complaisante pour lui, toujours froidement

polie pour moi; Madame de Prangé toujours amoureuse & jalouse; moi toujours triste, jaloux, dévoré d'amour & de douleur.

L'EGALITE' de la conduite de Mademoiselle de Prangé m'enhardit enfin; j'osai lui apprendre un peu plus clairement, que je n'avois fait, la passion dont je brulois pour elle. Je lui écrivis cette seconde Lette.

„ PUIS-JE me flater qu'enfin vous êtes
„ moins irritée contre moi? il me paroît
„ que vous me montrez moins de haine;
„ les apparences me séduisent peut-être,
„ je me séduis peut-être moi-même;
„ mais a-t-on la force de distinguer la vé-
„ rité de l'illusion, quand de l'une ou de
„ l'autre dépend ce qu'on craint, ou ce
„ qu'on souhaite le plus? Je n'abuse point
„ des expressions, Mademoiselle, vos
„ vertus & vos charmes doivent vous en
„ assurer. Votre estime est devenue né-
„ cessaire à mon bonheur; le désir que
„ j'ai de l'obtenir est si vif, qu'il me don-
„ ne l'espoir de la mériter. Ne vous of-
„ fensez plus des soins que je rens à Ma-
„ dame votre mere, vous m'apprenez
„ qu'elle n'a plus de droit que sur ma re-

„ connoissance; vous faites plus, vous me
„ faites sentir tous les jours que je deviens
„ ingrat tout à fait. . . tranquillisez-vous
„ donc, Mademoiselle, ayez de la con-
„ fiance en moi, je dois beaucoup à Ma-
„ dame de Prangé; mais ses droits dispa-
„ roissent dès qu'il vous coutent si cher.
„ Je voudrois ne l'avoir connue que du
„ moment que j'ai commencé à vous
„ connoître, vous auriez vu si j'étois fait
„ pour vous sacrifier à elle. "

Je tardai peu à sentir que j'avois fait une sotise en écrivant cette Lettre. Qu'ai-je fait, m'écriai-je? je viens de me livrer à mon plus dangereux ennemi, Mademoiselle de Prangé travaille peut-être actuellement à me perdre auprès de sa mere, elle lui lit ma Lettre; & trop irritée pour n'être pas cruelle, elle ajoute peut-être à la noirceur de mon procedé tout ce qui peut le rendre encore plus odieux.

Ce n'étoit pas cette pensée qui m'occupoit le plus: l'amour m'avoit rendu honnête homme, je me représentois Madame de Prangé ma Lettre à la main, & livrée au plus affreux désespoir: Que m'a-t-elle fait, me dis-je, pour devenir l'objet de tant d'inhumanité? elle m'adore;

j'ajoute la perfidie à la duplicité, je l'ai deshonorée, je l'ai toujours trompée, je la déſeſpere à préſent, & j'oſe me croire honnête homme! ah! je ſuis un monſtre.

LA délicateſſe la mieux établie dure peu, quand elle agit aux dépens de l'amour. Je n'eus pas plutôt revu Mademoiſelle de Prangé que je ne ſentis plus que ma paſſion.

JE cherchai avidement mon ſort dans ſes yeux, j'y vis qu'elle étoit contente de moi; &, ce qui me fit ſentir un plaiſir bien plus doux, j'y vis qu'elle vouloit me le cacher. Elle ſçait donc que je l'aime, m'écriai-je intérieurement, elle ne m'en fait donc point un crime: Ciel! quand s'en fera-t-elle un plaiſir?

TOUT le monde s'étant mis au jeu, excepté Mademoiſelle de Prangé & moi, je m'approchai d'elle, elle touchoit du clavecin dans un coin de l'appartement: Que vos accords ſont touchans, lui dis-je! ils ne peuvent être ſurpaſſés que par ceux ..... Je m'arrêtai à ce mot que je prononçai même en tremblant; Votre phraſe finit-elle là, me demanda aſſez ſéchement Mademoiſelle de Prangé? Non, lui dis-je, hé, pouvez-vous me

le demander ? Je ne vois pas qu'il y ait-là rien de bien surprenant, continua-t-elle, à moins que vous ne me soupçonniez d'en connoître d'autres que ceux que vous venez d'entendre. Je vis qu'il falloit changer de ton, & je n'osai risquer de lui déplaire ; Il en est cependant que vous pourriez connoître mieux que personne, continuai-je : ceux, par exemple, de deux cœurs qui jouissent de tous les charmes de l'amour heureux ; vous êtes faite pour les inspirer, pourquoi voulez-vous les ignorer toujours ? Parce que je m'y livrerois peut-être trop, me répondit-elle : Vous vous y livreriez trop, repris-je, je le veux croire : hé! quand cela seroit, quel danger y verriez-vous pour vous ? Celui d'être moins tendrement aimée que je n'aimerois. J'allois me précipiter à ses genoux, mais je vis ses yeux voler, pour ainsi dire, à la porte de l'appartement, & s'y fixer sur Bransac qui arrivoit. Je sentis à l'instant le poison le plus froid couler rapidement dans mes veines, & j'eus à peine la force de lui répondre, que quand on avoit autant de charmes qu'elle, on se

devoit plus de confiance dans les hommes qu'elle n'en avoit.

JE m'assis à côté de Mademoiselle de Prangé, Bransac s'approcha d'elle, ses premiers regards la firent rougir; ils se regarderent quelques tems sans se rien dire; Mademoiselle de Prangé baissa enfin les yeux, pâlit, & Bransac lui dit quelques mots à l'oreille qui la firent plus pâlir encore. Je fus prêt à dire à Bransac que son procedé me déplaisoit, mais je respectois trop Mademoiselle de Prangé, pour choquer devant elle un homme qu'elle aimoit.

MADEMOISELLE de Prangé alloit lui répondre; mais une femme l'appella pour le consulter sur son jeu. Resté seul avec elle, je lui dis que je m'étois apperçu que Bransac lui avoit fait de la peine, & que je serois bien surpris si, belle & respectable comme elle étoit, elle avoit la bonté de le lui pardonner: Il n'a pas besoin de pardon, me répondit-elle sans me regarder, son excuse est dans mon cœur. Il est bienheureux, repris-je froidement, mais il n'en est pas moins coupable; il n'y a point d'excuse pour un homme qui vous fait de la peine, eût il autant de raisons de

se plaindre de vous que Bransac en a peu: Je vous entens, continua-t-elle, vous croyez que je l'aime; Je vous demande bien pardon, repris-je, j'ai cru de la façon dont vous venez de me parler, que c'étoit ce que vous aviez voulu me dire.

BRANSAC qui s'approcha de nous, ne lui donna pas le tems de me repondre; j'eus besoin de me contraindre beaucoup pour dévorer un regard insolent qu'il jetta sur moi; & je les laissai seuls de peur de m'oublier.

J'ALLAI me placer vis-à-vis d'eux à côté de Madame de Prangé. Leur conversation s'anima bientôt, je vis Mademoiselle de Prangé porter son mouchoir sur ses yeux. L'amour, la jalousie, la pitié, l'indignation porterent à l'instant dans mon cœur toutes les fureurs de l'amour & de la haine: Quoi, me dis-je, elle l'adore, & il lui fait verser des larmes; il est le plus heureux des hommes, & il la rend malheureuse? ah! je dois la venger puisqu'elle m'a appris à cesser d'être injuste ....

JE me levois pour les rejoindre; Bransac me prévint, je vis qu'il alloit sortir, je passai dans l'antichambre & l'ayant tiré

à l'écart, je lui dis que la passion dont je brulois pour Mademoiselle de Prangé & la façon dure dont il la traitoit depuis quelque tems, m'ayant rendu la vie odieuse, j'étois résolu à me couper la gorge avec lui.

BRANSAC étoit l'homme du monde qui manioit le mieux une épée, & plusieurs affaires, où il avoit toujours tué son adversaire, l'avoient rendu redoutable. L'avantage qu'il ne douta point qu'il auroit sur moi dans le duel que je lui proposois, renouvella l'amitié qu'il avoit eue pour moi autrefois; & après avoir un peu réfléchi, il me répondit que l'amitié & l'honneur ne lui permettoient point de se prêter à ma fantaisie, qu'il osoit me le dire sans détour, parce qu'il croyoit sa réputation à l'abri d'une interprétation injurieuse; mais que cependant si, après m'être mieux consulté, je persistois dans ma résolution, il ne s'y opposeroit plus. Je lui répondis que je haïssois trop la vie pour être effrayé de la supériorité qu'il avoit sur moi, & que nous nous battrions le lendemain aux Champs Elysées au commencement de la nuit.

J'ALLOIS rejoindre la Compagnie; quel

nouveau spectacle s'offrit à mes regards! Je vis Mademoiselle de Prangé les yeux égarés, voler après Bransac, l'arrêter avec force, & l'entraîner dans son appartement.

ON n'exprime point tout ce que je sentis; je demeurai immobile, glacé, anéanti; je tombai dans un fauteuil & je m'y serois sans doute évanoui, sans Bransac, que j'entendis crier au secours.

ON devine presque toujours ses malheurs; un pressentiment subit de ce qui venoit d'arriver me rendit toutes mes forces; je courus dans l'appartement de Mademoiselle de Prangé; Dieux, que devins-je? Je vis Mademoiselle de Prangé évanouie sur un lit de repos, & Bransac à ses genoux l'épée nue à la main; Ah! malheureux, m'écriai-je en fondant sur lui, défens-toi, ou je t'immole à l'horreur que tu m'inspires; Bransac se mit en défense, & le premier coup qu'il me porta, me perça d'outre en outre.

JE me trouvois à côté de Mademoiselle de Prangé, je tombai sur elle, & oubliant tout à la fois & ce que je souffrois, & le danger ou j'étois, je ne m'occupai

pendant quelques minutes que de l'état où je la voyois.

BRANSAC qui m'avoit cru mort, s'étoit sauvé sur le champ. J'aurois perdu tout mon sang, si un laquais qui l'avoit vu sortir l'épée encore à la main, n'étoit accouru. J'ignore tout ce qui se passa pendant une heure autour de moi. J'avois perdu la connoissance avant qu'on eût eu le tems de me donner du secours. Je me trouvai en rouvrant les yeux dans le lit de Mademoiselle de Prangè, la mere & la fille au chevet de mon lit, & deux Chirurgiens qui se préparoient à mettre un second appareil à ma plaie: Pourquoi tous ces soins, dis-je, en soupirant, à ces Messieurs, & quelle en peut être l'utilité? Vous voulez me ramener à la vie, ah! je ne désire que de la perdre; je renonce au jour qui me luit, il n'est pas fait pour les malheureux comme moi.

MILLE choses passionnées que me dit Madame de Prangé, me fit consentir à recevoir les secours qui m'étoient nécessaires; après avoir long-tems examiné ma plaie, les Chirurgiens déclarerent qu'elle n'étoit pas décidée mortelle.

JE passe sur les huit premiers jours de

mon malheur, je fus hors de danger le neuviéme. Madame de Prangé ne m'avoit quitté ni le jour ni la nuit; dès que les Chirurgiens lui eurent assuré que j'étois bien, elle m'amena sa fille. Restées seules dans mon appartement, elles s'assirent à côté de mon lit, & Madame de Prangé prenant la parole: Enfin, me dit-elle, vous voilà hors de danger; que de vœux ne m'a point couté votre rétablissement! Elle alloit continuer, mais je l'interrompis: Mon rétablissement, lui dis-je? ah! Madame, mes maux ne vous sont pas connus; vous ignorez qu'il en est de si affreux pour moi, que plus je vis, plus vos vœux deviennent inutiles; je n'ai plus de prétentions à la vie, je suis trop malheureux pour souhaiter de vivre, & trop criminel pour l'oser. J'aime Mademoiselle votre fille, je n'en ferois point l'aveu devant elle, si ses rigueurs ne m'avoient appris qu'elle ne l'ignore point; je meurs pour elle & par elle, je ne regrette plus la vie que parce que je crains qu'elle ne se reproche un jour ma mort..... Non, vous ne mourrez point, me dit alors cette fille adorable en collant sa bouche sur ma main; connoissez mieux mon

cœur . . . . Quoi ! m'écriai-je, je ne vous ferois plus odieux ? vous m'aimeriez . . . . . ? Je vous adore, reprit-elle vivement. N'achevez pas, repris-je en m'affoiblissant, je sens . . . . que je ne peux suffire . . . . A ces mots, je perdis entiérement la voix & je ne pus exprimer mon bonheur que par mon saisissement.

APRE'S mille témoignages respectifs d'amour & de joie, la mere & la fille m'expliquerent en détail l'énigme de mon bonheur. J'appris que Bransac avoit aimé Mademoiselle de Prangé dès le premier instant de leur connoissance, qu'il n'en avoit jamais pu obtenir que de l'amitié ; & que la confidence que je lui avois faite de l'amour dont je brulois pour elle, l'ayant rendu jaloux & attentif à ses démarches, il s'étoit apperçu d'elle ne me haïssoit point. Devenu jaloux autant que clairvoyant, continua Mademoiselle de Prangé, il me dit un jour, qu'il voyoit que je vous aimois, qu'il en étoit au désespoir ; & que, puisque son sort étoit jetté, si je ne m'occupois pas du moins constamment à lui en adoucir l'horreur

par une affectation d'indifférence pour vous, il vous arracheroit la vie. La vertu qui ne me permettoit pas d'aimer un homme que je ne pouvois plus douter qui n'eût eu les faveurs de ma mere, jointe à l'amitié que j'avois pour Maman, & au danger où je vous aurois exposé si je m'étois moins observée, me firent prendre le parti de vous traiter comme j'ai toujours fait. Bransac vous ayant trouvé tête-à-tête avec moi le jour que vous vous battîtes, il recommença ses reproches & ses menaces; mes réponses que l'amour & le dépit ne me laissèrent pas la force de rendre consolantes, ayant mis le comble à sa douleur, il me jura qu'il s'en vengeroit bientôt autant à vos dépens qu'aux miens; vous vîtes mes yeux mouillés de larmes, elles étoient toutes pour vous. Bransac sortit, je vous avois vu sortir avant lui, je ne doutai point que s'il vous rencontroit, il ne vous fit mettre l'épée à la main; je le suivis bientôt après, vous fûtes témoin de l'état où j'étois. Je l'entraînai dans mon appartement, & il m'apprit que vous deviez vous battre le lendemain. Je n'oubliai

rien pour l'en détourner ; mais mes instances qu'il vit bien qui n'avoient que vous pour objet, l'ayant rendu furieux, il tira l'épée pour se la plonger dans le sein. Voilà ce qui fut cause de mon évanouissement. Rendue à la vie par les soins de Maman, mes premiers regards, conduits sans doute par l'amour, tomberent sur vous. Jugez de ma douleur, en vous voyant étendu sur mon lit, couvert de votre propre sang, sans connoissance, & presque sans vie. Je résolus de ne vous point survivre, j'allai chercher du poison que je sçavois que mon Pere tenoit caché dans une des armoires de son cabinet ; & l'ayant préparé dans un gobelet, je fis dire à ma Mere que j'avois à lui parler. Elle vint sur le champ, je tenois le gobelet à la main : N'approchez pas, lui dis-je en l'appercevant, vous me perdriez sans ressource ; le Marquis est mort, je l'adore, & il meurt pour moi, je vais le suivre dans le tombeau. A ces mots, j'avalai l'eau empoisonnée que je tenois, Maman s'élança sur moi, mais il n'étoit plus tems. Consolez-vous, lui dis-je en lui tendant la

main, ma mort ne doit point être un malheur pour vous, puisque j'aurois vécu malheureuse. Maman ne me répondit rien, elle appella du secours, & les Chirurgiens m'ayant donné un vomitif, ils assurerent sur ce que je rendis, que le poison que j'avois pris n'avoit nulle force, & ne pouvoit me faire aucun mal. Ils avoient raison, je me trouvai assez bien une demiheure après, pour pouvoir me faire transporter au chevet de votre lit, vous m'y vîtes; mais je connus à l'air dont vous me regardâtes deux fois que vous étiez bien éloigné de pressentir les consolations que vous pouviez tirer de mon état. Je ne finirois point, si je vous rendois toutes les conversations que j'ai eues depuis avec Maman; vous n'êtes pas encore assez bien pour supporter des détails si longs & si intéressans; je me bornerai à vous dire que Maman m'a cedé l'usage des droits qu'elle avoit sur votre cœur, & que sans vous en aimer moins, elle consent que nous nous aimions.

Ah! Madame, lui dis-je, en baisant mille fois sa main, quel est l'excès

de votre générosité, & comment m'acquitter jamais envers vous ? Mon amour, me répondit-elle, fera ma consolation, & votre bonheur ma récompense.

JE finis. Malgré les préjugés de l'éducation je parvins dans la suite à persuader à Madame & à Mademoiselle de Prangé, que la Loi véritable du Ciel ne lui défendoit point de m'épouser, parce que le Ciel ne pouvoit avoir fait une seule Loi qui pût rendre un honnête homme malheureux, & que celle qui défendoit à une fille d'épouser l'amant de sa Mere, me rendroit tel toute ma vie. Je n'ai garde de vouloir établir cette morale, je suis trop ignorant, & trop soumis aux Mysteres de l'Eglise pour m'ingérer de les fronder ; je dis seulement que je m'en servis pour mettre la conscience de Mademoiselle de Prangé à son aise.

MR. de Prangé nous ayant fait l'amitié de mourir vers la fin de ma convalescence, j'épousai secrettement sa fille huit jours après & nous partîmes le

même jour, Madame de Prangé, ma femme & moi, pour mes terres, où depuis deux ans que j'y suis retiré, l'amour, l'estime & la reconnoissance me rendent chaque instant plus sensible, plus honnête homme & plus heureux.

Fin de la seconde & derniere Partie.

Ⅱd 2149
(1 12)
ULB Halle 3
003 089 975
Sb
Vo 18
nc

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-325168768-18

LES CONFESSIONS D'UN FAT,

PAR

M. LE CHEVALIER DE LA B***.

SECONDE PARTIE.

A FRANCFORT,
AUX DEPENS DES LECTEURS.
M DCC L.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-325168768-18